

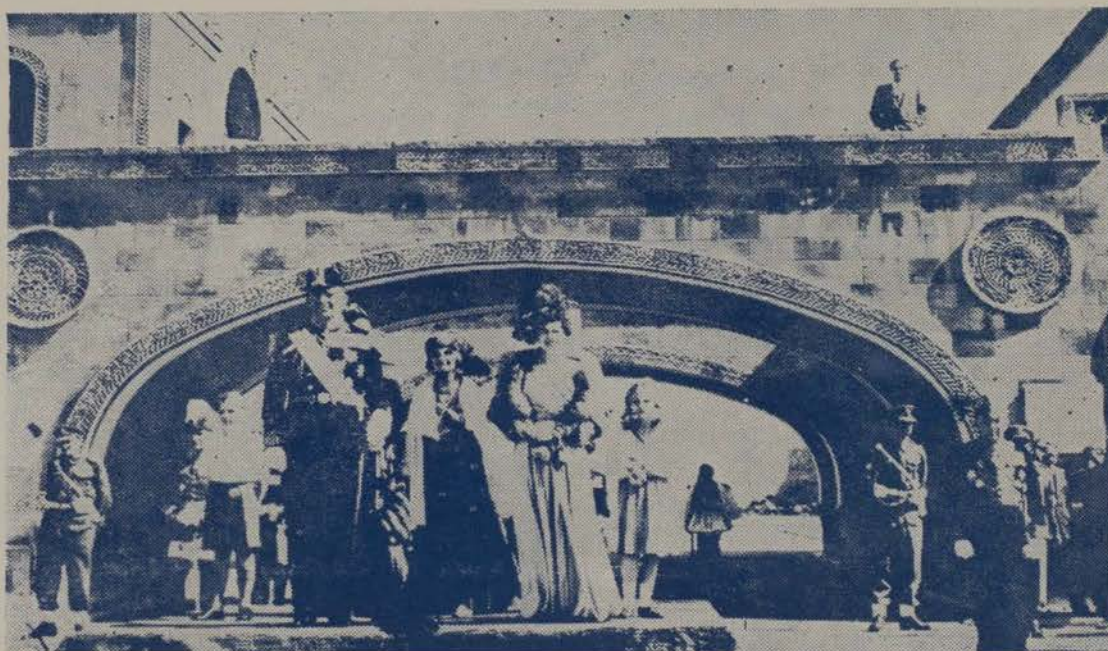
la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

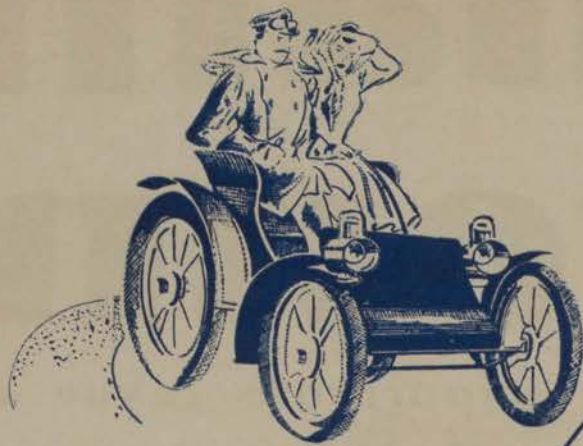
L'INCORPORATION DU DODECANÈSE A LA GRECE



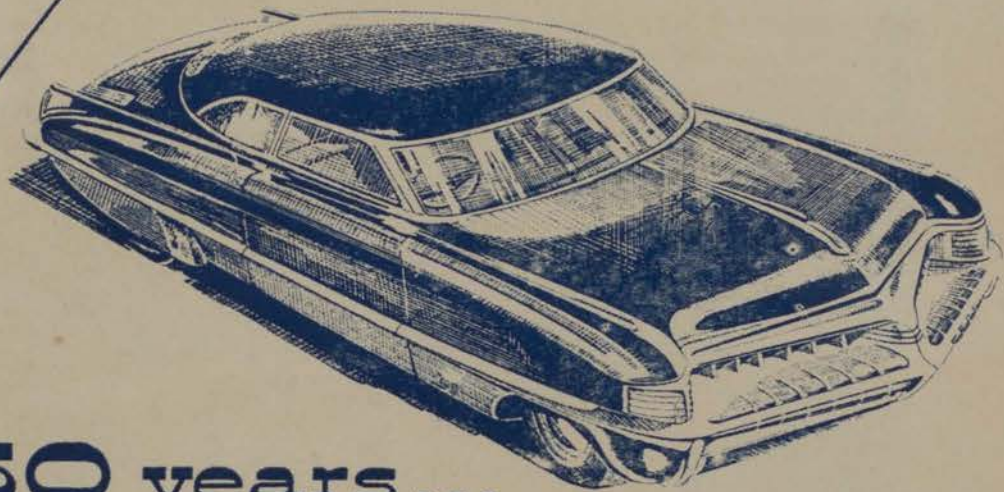
LL.MM. le Roi et la Reine Frédérique des Hellènes, L.L.AA.RR. le Prince Héritier Constantin, la Princesse Sophie, S.A. la Princesse Marie Bonaparte, épouse de S.A.R. le Prince Georges de Grèce, suivent la parade des Unités de l'armée, de la Marine, de l'aviation, des élèves des écoles au milieu d'un enthousiasme délirant de la population de l'île de Rhodes.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

**J. J. Bosshard, André Malraux, Henri Gillet,
 Claudine Burel, Orlova, Fouad Abou Khater,
 John Steegman, Louis Ovide, Jacqueline de
 Bargédé, François Talva, Charles Atalla,
 N. Moschopoulos, Charles Kunstlev, Raymond
 Cogniat, Claude Roy, Marie Jeanne Colombe,
 A. Shual, B. Shiffer, Sem, Orion, etc. etc.**



PROGRESS



For 50 years...
motorists all over the world have relied
on Shell Products. Shell recently celebrated
its Jubilee and continues to serve the motoring
public in all four corners of the globe. The
progress achieved in motor engineering has
developed hand in hand with the scientific
perfection of Shell Motor Oils.

You can rely on





“LA PHYTOLINE”

Beurre Vegetal qui remplace
le Beurre naturel dans toute
préparation culinaire.

The Hellenic Mediterranean Lines Co. Ltd.
The Hellenic Coast Lines Co. Ltd.
of Piræus (Greece)

s/s CYRENIA - s/s IONIA - s/s CORINTHIA

Regular Services between
Egypt - Greece - Italy - France
Haifa - Beyrouth - Limassol

General Agent

S. G. COTTAKIS

11, Rue Nebi Daniel — P. O. B. 977 ALEXANDRIE — Electr. Add. : "SPICOTTAKI"
Telephone 2 3 8 5 8

a. d. a. m.

MEUBLIER - DÉCORATEUR

9, Rue Soliman Pacha, Tél. 54891

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

Incorporation du Dodécanèse a la Grèce.



A l'occasion de l'incorporation du Dodécanèse un Te Deum a été chanté à l'Eglise de St. Nicolas ainsi que nous donnons compte à la page 29 de notre revue. Voici trois instantanés pris au cours de cette manifestation patriotique.

S.E. le Ministre de Grèce et Mme G. Triantafyllidis; le Consul Général, M. E. Mavrokéfalos; le Député Malamidas et le haut personnel de la Légation Royale à leur sortie de la Cathédrale.



S.B. le Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient Mgr. Alexandre entouré de l'Archevêque du Mont Sinai, Mgr. Porfyrios, du Métropolitain de Tyr et Sidon, Mgr. Théodose, de l'Evêque de Babylone, Mgr. Harion, Vicaire patriarcal et d'une foule de fidèles.



Le Président de la Communauté Hellénique et Mme Th. Cozzika, le Président des Dodécanésiens, M. Agapitos, Mme Jean Moschopoulos et le ténor Ulysse Lappas.

L'Annexion du Dodécanèse à la Mère. Patrie

Rhodes en Fête

Un peuple ivre d'enthousiasme et de joie

RHODES Dimanche 7 Mars 1948

Après six cent quarante ans, un grand rêve se réalise enfin : Le retour du Dodécanèse à la Grèce. L'âme de tout l'Hellénisme étreint aujourd'hui étroitement, avec tendresse ses sœurs libres, les Douze Îles qui, malgré les tortures d'un long et sombre esclavage n'ont point ébranlé l'hellénicité. Pendant six cent quarante ans elles sont restées blanches, pures, immaculées pour avoir conservé dans le fond de leur âme la foi, la sublime foi grecque.

Dimanche matin, 7 Mars. Un ciel divinement bleu qu'éclaire un soleil radieux. La brise matinale apporte de sa fraîche haleine le doux parfum des champs. Les petites vagues de l'Égée caressent jalousement Rhodes, l'île d'Hélios qui, selon le poète « Esclave ou Dame est immortelle parcequ'elle est Grecque ». Une nature douce et sereine. De l'enthousiasme et de la joie dans l'air.

Les gens des autres îles continuent d'arriver malgré une mer assez agitée. Des milliers de villageois arrivent de tous les villages. Ils se pressent partout d'où l'on peut voir quelque chose de la cérémonie. Les musiques militaires parcourent les rues donnant à l'atmosphère une note joyeuse. Le joyeux carillon des cloches se repercuté dans les airs. C'est la fête, la grande fête depuis si longtemps attendue.

Le destroyer américain « Hanson », et le destroyer anglais « Cheviot », avant-garde d'honneur rentrent lentement dans le port. A l'horizon, l'élégante silhouette du « Themistoclis » portant la famille royale, se dessine lentement au lointain. Les contingents de l'armée, de la marine et des evzones s'alignent. Des jeunes filles en costumes des douze îles arrivent en chantant; elles portent des corbeilles pleines de pétales de fleurs pour les semer sur le chemin des Souverains.

Les officiels sont là, Ministres, le Maire de Rhodes entouré du Conseil Municipal. Le « Themistoclis » jette l'ancre; le gouverneur militaire monte à bord pour saluer le Roi et la Reine.

9 h. 30. Moment émouvant. La Famille Royale débarque au milieu des salves d'artillerie et des carillons des églises. Les acclamations d'un peuple en délire accompagnent l'hymne National. De la joie, des cris, des larmes.

Le Roi s'arrête sur la jetée, pour recevoir après l'allocution du Maire la clé symbolique. Et sous une pluie de fleurs les Souverains s'avancent lentement. Ils prennent place sur une estrade dressée devant le Palais du Gouverneur. Le Ministre de l'Intérieur lit le décret annexant les Douze Îles à la Grèce. Ce n'est

plus une foule enthousiaste, mais délirante qui acclame, applaudit. Et le Roi, visiblement ému lit son message au peuple dodécanésien.

Les acclamations recommencent, pendant que les Souverains suivis des officiels se dirigent vers le Gouvernorat. Le Roi coupe le ruban blanc et bleu et dévoile la plaque commémorative. C'est à cette place que fut hissé l'an dernier le glorieux drapeau hellénique. Après avoir déposé une couronne de lauriers à l'Autel de la Patrie, le Vice-Président du Conseil, Monsieur Tsaldaris, prononce son discours d'une haute portée patriotique. A maintes fois interrompu par les vivats de la foule, il poursuit d'une voix émue son discours.

Puis commença le défilé. Contingents de l'armée, de la marine et de l'aviation, et des evzones de la garde royale furent vivement applaudis. Suivirent les invalides, de la guerre, les diverses délégations, Scouts, Infirmières, les membres des familles des combattants et des morts, ainsi que les corporations.

L'archevêque de Rhodes s'approche sur l'estrade; les souverains et tout le monde officiel se dirigent vers la Cathédrale pour l'action de grâces au Seigneur. Il était encore trois heures de l'après-midi que S.M. le Roi recevait encore au Palais du Gouverneur les félicitations des officiels et des diverses représentations des Douze Îles.

Le soir, à l'Hôtel des Roses la Municipalité offrait un dîner en l'honneur des Souverains et des Membres du Gouvernement.

Mais laissons les officiels pour faire un tour sur les quais et les petites vues de Rhodes brillamment illuminés. La retraite aux flambeaux venait de prendre fin. Les derniers feux d'artifices éclairaient de leurs feux multicolores un beau ciel étoilé.

Les portes des maisons étaient grandes ouvertes. Tout le monde était le bienvenu. Admirable hospitalité offerte de si grand cœur. L'on buvait, l'on buvait à la santé de la Mère Patrie, du Roi, de la Reine. Dès que l'on quittait une maison l'on était invité dans celle d'en face. Le bruit des verres se confondaient aux rires cristallins des jeunes filles portant leurs superbes costumes pittoresques. Et dans cette atmosphère de joie, la grande mère assise dans son fauteuil au coin du feu, essuie furtivement une larme qui vient mouiller sa joue creuse. Je m'approche d'elle, et lui baisant la main, je demande : « Pourquoi pleurez-vous Yaya » ? Et elle, me pressant contre sa poitrine, me dit d'une voix tremblante que l'émotion l'étouffe :

MESSAGE

DE S. M. LE ROI DES HELLENES PAUL 1^{ER}
AUX DODECANESIENS

En ce moment joyeux j'apporte aux Hellènes du Dodécanèse le salut du Peuple grec.

La Sainte journée d'aujourd'hui qui satisfait l'aspiration la plus vive de la Grèce est le jour le plus heureux de ma vie. Je remercie Dieu de ce qu'à moi est échu l'honneur d'étreindre de mon amour actif le Dodécanèse et de voir, flotter dans son ciel grec le glorieux drapeau bleu et blanc.

La journée d'aujourd'hui fut payée de beaucoup de sang et de beaucoup de larmes. Mais c'est seulement avec du sang et des larmes que s'écrivent des histoires pareilles à celles de l'Hellade.

Le Dodécanèse fut un des astres les plus lumineux dans le ciel de l'antique culture grecque. Il fut toujours le glorieux rempart des luttes de la Race et le berceau de fils fiers et vaillants. Il fut toujours une source de rayonnement de l'esprit grec. Le Dodécanèse n'est pas seulement grec. Il est la Grèce.

Je suis heureux et ému. Je sens voltiger joyeusement autour de moi les âmes de nos frères morts dans notre dernière glorieuse guerre. Et, en cet instant ma pensée se porte vers mon inoubliable frère le Roi Georges, le vainqueur de la guerre d'Albanie.

Au nom de la satisfaction des droits les plus sacrés de l'homme.

Devant l'illustre Histoire hellénique,

Devant la Grèce éternelle et

Devant le Dieu Tout Puissant

Je ratifie l'ANNEXION du Dodécanèse à la Mère-Patrie.

PAUL I^{er}

« C'est une larme de joie après tant de larmes de douleurs. J'ai 91 ans, et mes yeux ont vu bien de choses. » Et toute la compagnie a bu à la santé de « Yaya » qui est la grand'mère d'un de ses dodécanésiens qui vouèrent toute leur vie à la libération des Douze Princesses de l'Egée.

Journée pleine de joie et d'émotions, dont j'en

garderai toujours le souvenir. Et dans cette nuit calme, les chants des groupes jeunes et joyeux montent vers le ciel étoilé comme un encens de remerciement vers le Créateur.

Rhodes ne dormira pas ce soir; elle bercera de ses chants le grand rêve réalisé.

Aristo Joannidès



L'arrivée de LL.M.M. à Rhodes. Les Souverains salués par l'hymne national



LL.M.M. le Roi et la Reine des Hellènes à bord du « Themistocles » en route pour Rhodes.



S.A.R. le Diadoque, dans un élan d'enthousiasme, embrasse un jeune dodécanésien.

BONNES FEUILLES

BEBE-MULET

ne savait ni hennir, ni braire

Il y avait une ferme blanche au bas d'une montagne. De loin la montagne était haute, et la ferme paraissait tellement petite qu'on aurait dit un caillou blanc tombé d'en haut du ciel par un jour de grand vent.

De près, la montagne était brune et fleurie de sentiers. Et la ferme ouverte sur la plaine avait un air printanier. C'était une ferme de paysans et de blé, une ferme de lait et d'étables, de fourrage et de greniers, avec un grand arbre au milieu que venait remplir le chant des oiseaux. Et toutes les maisons des bêtes avaient leur entrée sur la cour de la ferme, petites et grandes elles avaient un beau regard de joie vers le soleil et dans le vent.

Il y avait en bois contre le mur du portail et près des toits, il y avait une maison accrochée en haut du vieux ciel : c'était le pigeonnier. Et les pigeons et les colombes y montaient, en descendaient, tournaient et roucoulaient.

La ferme avait une bonne odeur de grain et de grenier.

Il y avait — et vous devez le deviner — il y avait la cage petite de grillage fermée, avec des herbes en litière, des herbes qui toujours dépassent et dans l'ombre, au fond, près des feuilles de carottes... il y avait ?

La ferme avait une bonne odeur de pré.

Il y avait mais ce n'est plus à deviner — il y avait le poulailler et tant de bruit le soir, le poulailler où le matin pendant des heures les poules jouent à la malade : « Aie ya yaie ! » « Aie ya yaie ! » elles crient, mais ce n'est pas vrai, c'est pour s'amuser.... la preuve ? elles ont fait un œuf, elles en ont fait deux, elles en feront trois, elles en feront cent !

La ferme avait une bonne odeur de paille et de blé.

Il y avait la maison grasse, la maison grasse il faut le dire et sale de boue qui sent mauvais, la maison où ça grogne, où ça se vautre, où ça patauge, et qu'on peut voir en se hissant sur la pointe des pieds ou au travers des planches en se baissant un peu, derrière la barrière il y avait ?...

Heureusement, la ferme avait une bonne odeur de propreté !

Il y avait la niche de la chienne, la niche en château pointu, vous savez ? la douce chienne qui remue la queue au passage des maîtres, et leur dit : « J'ai une grande envie de faire pipi ! oui ! oui et oui !... une grande envie... »

La ferme avait une grande envie de s'amuser, et elle avait aussi une bonne odeur de lait.

Il y avait la maison tiède et d'abondante litière où le fermier de sa fourche argentée distribue le fourrage et l'herbe parfumée, où la fermière vient en tablier s'asseoir devant un seau à lait pendant que les grosses bêtes balancent la queue et se lèchent le nez.

La ferme avait une bonne odeur de santé.

Il y avait la mare de grande eau ensoleillée où les canards ne veulent pas de maison, pour librement mieux s'amuser, pour jouer au départ, au voyage et au bateau, et pour pouvoir toujours recommencer...

La ferme avait une bonne odeur de liberté.

Il y avait aussi les chats qui prennent toutes les maisons, même celle du fermier, et qui habitent au soleil les voitures et à l'ombre des greniers....

La ferme avait une bonne odeur d'amitié.

Et dans la maison que l'on nomme écurie, il y avait un cheval et son amie l'ânesse, chacun devant sa mangeoire, l'une petite et l'autre grande. Et comme ils habitaient depuis longtemps ensemble, ils avaient appris à se connaître et à se comprendre, ils avaient appris à s'aimer.

L'ânesse demandait : « Hi Hon, Hi Hon !... longuement.

Et le cheval répondait : « H H H H H ! » brièvement.

On sait même que gourmande l'ânesse prenait dans la mangeoire d'à côté les brins de fourrage qui dépassaient, ou les grains oubliés...

Mais la ferme avait une bonne odeur de paix.

Or un jour qui devait être sans doute celui de la Noël des bêtes, toutes les maisons eurent des enfants nouveaux.

Il y eut des pigeons sans plumes contre le mur d'en l'air, il y eut une couvée de poussins habillés de lumière, des cochonnets roses et presque propres, des lapins couleur de carottes, il y eut des veaux tremblants, de doux chatons de laine, des canetons orgueilleux et fiers en file sérieuse sur l'eau derrière leur mère, et ça !... on ne saura jamais comment !... dans la niche de la chienne, il y eut aussi trois petits chiens.

La ferme avait une bonne odeur de nouveau-nés.

Il y avait des petits partout qui jouaient dans la cour. Partout !... Et dans l'écurie ?...

BANQUE BELGE & INTERNATIONALE EN EGYPTE S.A.E.

Autorisée par décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital Souscrit	L.E.	1.000.000
Capital Versé	L.E.	500.000
Réserves au 1-7-1947	L.E.	160.000

Siège Social au CAIRE : 45, Rue Kasr-el-Nil - R.C. 39

Siège à ALEXANDRIE : 18 Rue Talaat Harb Paeha - R.C. 692

Traite toutes opérations de Banque

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

SIÈGE SOCIAL: PARIS - 14, RUE BERGÈRE.

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE
R.C. 255

LE CAIRE
R.C. 360

PORT-SAID
R.C. Canal No. 11

Toutes Opérations de Banque

OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

AGENCES en FRANCE — en GRANDE-BRETAGNE — en BELGIQUE —
aux INDES ANGLAISES — en AUSTRALIE — à MADAGASCAR — en TUNISIE
Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH AMERICAN BANKING CORPORATION, 31, Nassan Street.

LE BON

THE LIPTON

TOUJOURS!

Exigez-le chez votre Fournisseur

ALEX. G. AVIERINO & Frères

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinéah LE CAIRE Téléphone 51335-58277 R.C. 36615

27, Boul. Saad Zaghloul ALEXANDRIE Téléphone 25742 R.C. 22661

DRAPERIES ET LAINAGES
COSTUMES SUR MESURE
CONFECTION pour HOMMES et ENFANTS
BONNETERIE HOMMES ET DAMES
SOUS-VETEMENTS
CHAPELLERIE
CHEMISES-CHAUSSURES
TRICOTAGE

L'ânesse et le cheval se regardèrent. Ils se regardèrent.

— Rien !

Rien n'était né dans leur maison.

Ils cherchèrent près de la paille, à gauche, à droite, devant, derrière, dessus, dessous, même sous la paille !

Rien !

Alors l'ânesse gémit à longue distance : Hi !... Hon !... Hi !... Hon !... et son cri secoua l'immense plaine.

Le cheval, lui, il eut une larme du côté où ça ne se voit pas, mais ne fit pas « H H H H H ! » car c'est seulement dans la joie, et pour le rire, qu'il hennissait.

Ils pleurèrent donc ainsi, longuement, chacun à leur façon, lui silencieux, et elle de toutes ses entrailles.

La ferme avait pourtant une bonne odeur de gaieté.

Les petits des voisins s'amusaient dans la cour, mais le cheval dans l'écurie tapait du pied, et ces fois-là, il posait ses naseaux contre le cou de l'ânesse pour la respirer dans sa bonne odeur d'amitié, et pour lui dire :

— Vois !, comme nous sommes seuls, de ne pas avoir d'enfants.

Il l'embrassait.

En ces moments, l'ânesse n'avait plus de chagrin.

Elle oubliait. Et même !... l'ânesse fut tellement heureuse, qu'un matin, un matin qui n'était sans doute pas celui de la Noël des bêtes dans la maison du cheval que l'on nomme écurie, naquit un petit de bête.

— Est-ce un poulain ?

— Est-ce un ânon ?

Ce n'était ni un poulain, ni un ânon.

Mais la ferme avait une bonne odeur de bébé, un bébé-Mulet était né.

Nous allons bien l'élever, dirent le père et la mère.

Le petit téta sa mère et admira son père. Et ainsi les jours, les semaines et les mois passèrent.

Quand il fut plus grand, le Bébé-Mulet ne téta plus sa maman mais il regarda son père et il regarda sa mère... Une chose demeurait difficile à comprendre : comment devait-il s'amuser, comme son papa ou comme sa maman ?

Dans la montagne par les sentiers il accompagnait sa mère quand elle travaillait, et il la regardait. Il avait observé qu'elle était sage et patiente son ânesse de mère, et qu'elle portait les charges avec courage, et toujours dans le même dévouement. Mais il avait aussi remarqué qu'elle musait effrontément quand l'envie l'en prenait et qu'elle se roula dans les champs, son ânesse de maman.

Il accompagnait, de même, son père, mais moins souvent. Il l'accompagnait par les routes, sur les bas-côtés, en caracolant. Et il avait remarqué que son cheval de père aimait le voyage et le vent... Il avait remarqué aussi qu'une fois il avait rué dans les brancards, son cheval de père, cela ne lui était arrivé qu'une fois, mais Bébé-Mulet ne sut jamais ni pourquoi ni comment il fallait ruer dans les brancards.



J. J. Bosshard

Or un jour qu'il était grand, on attela Bébé-Mulet à la voiture. Il était si content ! Il était si content de caracoler gaiement, sur la route, comme son père, dans le vent, il était si content de jouer enfin seul à sa manière, si content du beau voyage, si content qu'il se souvint et que, tellement était grande sa joie, d'un formidable coup de sabots il rua dans les brancards. Il était si content. Et cela l'amusa tellement, qu'il ne rua pas une fois seulement, il rua et il rua jusqu'à ce qu'il eût cassé la voiture, Bébé-Mulet devenait grand.

Bébé-Mulet était si content dans la poussière et le grand vent.

Et un autre jour que c'était Dimanche, oh ! ce jour-là on le chargea comme sa mère et docilement comme elle il se laissait faire, il était si content, si content... que lorsqu'il fut dans la montagne il se souvint, si content qu'il prit le travers et se roula

dans les champs avec toute la marchandise par derrière, si content de jouer à sa manière, avec les sacs éventrés autour de lui par terre, Bébé-Mulet était grand.

Bébé-Mulet était si content dans la farine et dans les champs.

Il était si content qu'il voulait hennir... ou braire, pour dire sa joie au matin, au soleil, à la lumière... mais aussi aucun son, aucun chant, aucun cri, ne voulait sortir...

Alors il tira, il tira sur le boyau de gauche, pour hennir. Il le contracta, il le comprima, il fit une affreuse grimace, pour le faire sortir, mais aucun hennissement ne voulait venir, et toutes les bêtes se mirent à rire.

Alors il tira, il tira sur le boyau de droite, pour faire comme sa maman, pour braire. Il le tordit, il l'étrangla, et il le déchira, mais il ne put faire entendre sa voix, et toutes les bêtes furent prises des fou-rire.

Aussi Bébé-Mulet n'eut plus envie de rire, com-

me son père, ou de pleurer, comme sa maman. Il devint grave et solitaire ne sachant ni hennir ni braire.

Et c'est parce qu'il ne savait pas rire qu'il ne voulait pas travailler;

C'est parce qu'il ne savait pas pleurer qu'il demeurerait incorrigible et entêté;

C'est parce qu'il voulait ressembler à son père qu'il ruait;

C'est parce qu'il voulait ressembler à sa mère qu'il musait;

C'est parce qu'il ne sait ni hennir ni braire qu'il était devenu têtu et entêté le Bébé-Mulet. Et c'est pour cela aussi que dans la cour de la ferme, au milieu des bêtes qui jouaient et s'amusaient, il était seul et solitaire et s'ennuyait.

Dans la vie, mes enfants, il faut savoir hennir ou braire. Il faut savoir rire ou pleurer, car la vie n'est belle que dans sa bonne odeur de vérité.

J. J. Bosshard

Une visite à Galanis

Dans le décor, typique d'un paysage d'Utrillo, tout au haut de la rue des Saules à Montmartre, une maison plus lézardée que les autres, de ce gris indéfini qui n'est que de Paris, est la demeure de Galanis, peut-être le plus grand graveur de notre temps. Je sonne ou plutôt je frappe à la porte, car il n'y a pas d'électricité dans la vieille maison. La porte s'ouvre et Mme Galanis m'accueille, le peintre est au fond de l'atelier en train de graver deux profils du général de Gaulle. On gèle, car le charbon est inexistant à Paris et l'immense vitrage au nord ne laisse filtrer qu'un froid supplémentaire.

L'atelier est presque le décor idéal pour la Bohème, un mannequin de cire du siècle passé surveille de son œil de verre un lapin gris qui circule sur le tapis fleuri, c'est sa prairie, et presque comme un chien répond à son nom et grimpe sur les genoux de Galanis; aux murs des tableaux à l'huile du maître, étrangement byzantins dans leur modernité, une ou deux icônes, un bateau brodé en laines de couleur, un bateau à voiles où flotte le drapeau grec. Car Galanis, établi à Paris bien avant l'autre guerre, n'oublie pas son pays d'origine, tout ce qui touche à la Grèce le passionne.

Depuis 1940 il n'a plus eu de nouvelles de ses amis et je lui apporte une lettre du peintre Hadnikiriacos-Ghika qui lui donne des nouvelles de sa famille athénienne et de tous les peintres de chez nous, car quel est l'artiste grec qui n'a pas été à Paris et par suite n'est devenu l'ami de Galanis ?

L'activité mutuelle de la Grèce pendant l'occupation, la résistance de nos peintres, écrivains, sculpteurs ne le surprennent pas, car il les connaît trop pour avoir jamais douté de leur attitude durant les quatre années terribles. Lui-même a été sollicité à plusieurs reprises par les Allemands, des facilités de

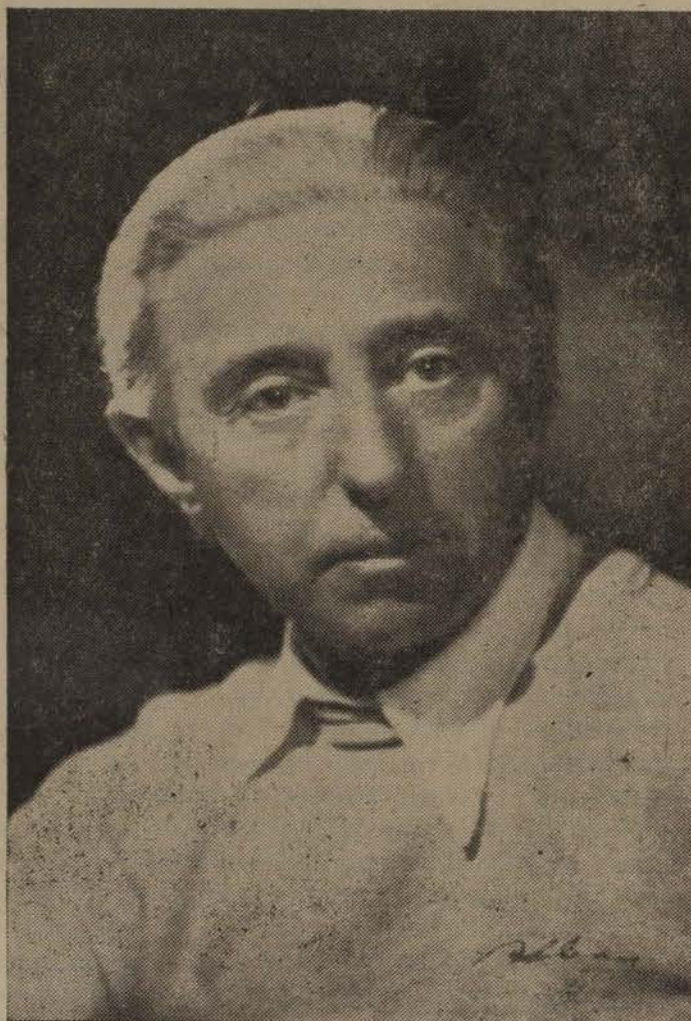
voyage en Allemagne, où malheureusement plusieurs peintres de l'école de Paris se sont laissés entraîner, lui ont été offertes.

Un net refus a été le résultat de toutes ces infructueuses démarches, tel Picasso, et tant d'autres. Galanis n'a jamais pu concevoir la collaboration avec l'ennemi. Ces quatre années pourtant n'ont pas été inactives; il me montre les derniers livres qu'il a illustrés; un Buffon admirable; la Cygénétiqne de Xénophon en collaboration avec Daragnès; un curieux livre d'un Père Bénédictin du 17ème siècle; Les Fleurs du Mal; des gravures sur boisé tonnantes pour l'Œdipe Roi avec textes grec et anglais se faisant face commandées par une Société de bibliophiles de New York, un livre de Léon Paul Fargue et tant d'autres, sur sa table de travail se trouve une pile de bois gravés et des cuivres à moitié terminés, car il a du travail pour plus de deux ans, et son succès va sans cesse grandissant à en juger par les prix fantastiques qu'obtiennent en vente publique, ses livres déjà célèbres.

Bientôt Madame Galanis nous invite en grec, bien qu'elle n'ait jamais été dans le pays, à aller déjeuner. Sur la table cirée le long pain doré de Paris semble avec son couteau et ma serviette faire partie de la nature morte du Maître qui orne le mur. Le génie culinaire français de la femme du peintre a su transformer le maigre résultat d'une matinée d'attente chez le boucher et l'épicier en un repas presque d'avant guerre. Nous sommes trois autour de la table ronde, une quatrième chaise me fait face, c'est celle qu'occupait naguère le fils de Galanis coulé sur son bateau par les Allemands dans l'Atlantique. Sa photographie en uniforme le montre étrangement semblable à ce que son père devait être à son âge.

.. C.

G A L A N I S

par **ANDRÉ MALRAUX**

(Photo Apkar)

Voici un peintre qui aime les objets. C'est assez rare pour qu'on s'y arrête.

Il y a depuis Delacroix un malentendu, que chaque génération accentue, sur la nature de l'œuvre d'art. Goethe disait qu'un écrivain n'écrivait en réalité que ses Œuvres Complètes; à partir du romantisme, chaque peintre s'est mis à peindre ses Œuvres Complètes. La soumission de l'artiste à l'objet, la personnalité tenue pour résultat inévitable et secondaire et non pour but, ont été remplacées par la volonté d'expression de la personne. L'artiste moderne exprime les choses, non sur leur caractère le plus vigoureux ou le plus aigu, mais selon son caractère essentiel. Et ces cent dernières années ne sont que des instants de lutte entre la création de lui-même que fait le peintre et les moyens qu'il emploie. Ce n'est pas par goût de la peinture « bien peinte », à la hollandaise, que Cézanne peint des pommes: c'est parce que les pommes laissent à Cézanne plus de place pour parler de lui; et ce seront bien moins des nécessités plastiques qui amèneront les peintres à la peinture abstraite, que la place immense, fascinante, laissée par tout art abstrait à la personnalité du peintre. Le dernier siècle de peinture est une Guerre de Cent ans entre l'objet et le moi qui veut le représenter.

Je me souviens d'un peintre qu'inquiétait ceci : « Si je montre à un amateur une nature-morte abstraite, il est content; un paysage, aussi; un nu, moins; un portrait, moins encore; son portrait abstrait, il devient furieux. » C'est que l'amateur souffrait aisément que s'imposât la personnalité du peintre jusqu'au moment où elle se substituait à la sienne. Mais peut-être eut-il accepté un portrait de Galanis, un portrait de Dufy.

Qu'on m'entende : je n'introduis ici nul jugement de valeur. Le duel Cézanne-Renoir, Derain-Picasso, est absurde. Je tente de spécifier la nature d'un talent, l'essentiel d'une originalité. Celle de Galanis, ce par quoi il s'écarte de la ligne principale de la peinture moderne (inutile de dire ici ce par quoi il s'en approche) c'est la recherche de la qualité dans la sensibilité. C'est qu'il est Grec, nous dit-on. Je le veux bien. Les divisions nationales de la peinture me sont suspectes. Pourtant une analogie est possible entre les poèmes de Chénier ou de Moréas et les planches dont il les illustrerait; et peut-être vient-elle, en effet, de la volonté architecturale des mythes helléniques appliquée à la réalité ensoleillée des jardins grecs. Mais c'est bien plus qu'à des Renaissants que me fait penser Galanis, au domaine qui commence aux graveurs du Poliphile pour finir à Piero della Francesca : amour de l'objet, exprimé avec la plus grande économie de surface et de moyens. Dans toutes ses gravures principales (et je souhaite que les « Nuits d'Octobre » se trouvent au Caire) on trouvera cette sensibilité de brouillard sur les peupliers qui apparente les cuivres des matins parisiens de Nerval aux corbeilles des grandes estampes, aux pêches des nature-mortes. Et toujours cette préméditation de faire du tableau, de la gravure, l'objet complet qui ajoute au charme du fruit celui de sa domination par l'artiste, qui couvre l'œuvre de volonté comme la buée violette couvre la prune noire.

Il est rare qu'un peintre, d'Occident voie à la fois dans l'objet qu'il peint un moyen d'expression et une source de bonheur.

André Malraux



Paysage de Provence par Galanis.

AUTOUR DU "GRAND MEAULNES"

La véritable histoire de Valentine Blondeau

Dans les premiers brouillons du *Grand Meaulnes*, il n'y a pas d'Yvonne de Galais, mais une Anne; pas de Valentine Blondeau, mais une Annette. Les pages où celle-ci apparaît sont beaucoup plus nombreuses que dans le livre définitif, leur ton plus âpre; elles sont lourdes d'une histoire de chair que domine cependant et que juge la terrible lucidité de l'âme, et nous permettent de mesurer à sa vraie valeur cet épisode de la vie profonde d'Alain-Fournier.

« *Je voudrais retrouver*, dit François Seurel dans une page inédite du *Grand Meaulnes*, *je voudrais retrouver, pour conter l'histoire de ce qu'il (Augustin Meaulnes) appela plus tard sa faute, l'amertume de sa voix et ce ton de regret qu'il prenait, comme si on lui avait volé quelque chose, comme si tout le bonheur qu'il avait imaginé durant l'enfance lui avait été volé, et son effort pour reconquérir ce paradis enfantin devait être à jamais vain. Il faut se représenter Meaulnes, sa tête rasée baissée, les mains aux poches, me donnant fiévreusement les détails de cette histoire en me conduisant tout le long d'un mur d'hôpital par une rue obscure et déserte, les soirs où je venais le visiter. Je voudrais qu'on entendît la voix de Meaulnes, cette voix aux résonances lointaines, multiples, profondes, aux silences pleins de mémoire, la voix qui raconte un drame*¹. »

Un drame ? La personnalité de cette Jeanne B. avec laquelle Henri se lia en juin 1910 justifierait-elle le mot ? Il semble, en tous cas, qu'elle n'était pas quelconque. Jolie ? Alain-Fournier nous affirme qu'Annette était belle. Mais, par la bouche de Valentine, elle disait elle-même dans ce passage que, plus tard, il supprima : « *Mais non, je ne suis pas jolie. J'étais jolie autrefois, il y a quelques années. Mais maintenant j'ai deux cicatrices qui m'ont enlaidie. Il est vrai qu'elles ne se voient guère.* » Et en effet on découvrait *sur son visage, quand on se penchait vers lui, des défauts, des passages moins doux, un peu usés, de petites cassures*; ce visage qui, pourtant, sous le faux chignon étagé, comme c'était la mode alors, apparaissait *précieux, timide et délicat* comme celui d'une enfant poudrée. Mais que le faux chignon glisse et s'effondre, on découvre alors *un front bombé qu'une raie dans ses courts cheveux noirs partage à la façon paysanne et, sous ce front, deux yeux bleus si creux qu'ils paraissaient noirs, si enfantins encore qu'ils paraissaient noirs.*

1. Les passages imprimés en italiques sont des fragments inédits d'Alain-Fournier dont nous avons dû la communication à la bienveillance de Mme Isabelle Rivière. Les citations empruntées au *Grand Meaulnes* ou à la *Correspondance* sont entre guillemets.

Comment s'étaient-ils connus ? Hasard peut-être ! Peut-être aussi parce qu'ils étaient du même pays. Elle était en effet, elle aussi, berrichonne, et elle avait habité, enfant, une de ces rues en pente, moitié citadines moitié paysannes, qui s'allongent à Bourges derrière le château d'eau.

A cette époque lointaine, elle rentrait chaque vendredi matin de chez sa grand-mère, où elle avait passé la journée de la veille, à trois kilomètres de la ville; elle rentrait, par la route de Lazenay, dans la voiture de la laitière, *petite fille à bonne figure*, assise entre deux gros bidons de lait... Maintenant elle vivait avec sa sœur, toutes deux modistes en chambre, dans la rue Chanoinesse, à l'ombre de Notre-Dame, et la vie l'avait déjà marquée de plus d'une erreur. Elle avait été « *légère, méchante, capricieuse*. Un homme s'était tué pour elle ». Il était bien difficile de déceler en elle ce qui était vérité de ce qui était mensonge. Mais, à certaines heures, on voyait réapparaître en elle, *dans cette gravité si étrange, cet air câlin et malin*, cette façon, aussi, qu'elle avait parfois de regarder *tout d'un coup bien en face, comme on regarde quelqu'un qui a menti*, l'enfant dont on disait jadis : *une brave petite fille*, mais dont déjà, parfois aussi, sous l'emprise d'une curiosité intense ou, dans l'animation du jeu, le visage se crispait de plaisir.

Pourquoi l'avait-il aimée ? La réponse est peut-être là, dans ces brouillons dont nous avons parlé. Et d'abord cette simple phrase : *deux ans passèrent. Meaulnes eut une maîtresse. De lassitude ?*²

Mais cette lassitude d'âme, si elle peut expliquer une liaison passagère, ne peut faire suffisamment comprendre pourquoi Alain-Fournier attachait à celle-ci tant d'importance; pourquoi, à en évoquer la rupture dans ses lettres, il se montra si déchiré; pourquoi enfin, dans son livre, il lui a fait une si large place, si bien que le personnage de Meaulnes nous apparaîtrait moins complet sans doute si, à côté d'Yvonne de Galais, n'était apparue sa sœur coupable Valentine Blondeau, si, à côté d'Anne, il n'y avait eu Annette.

Une autre page inédite où François Seurel révèle le secret du *Grand Meaulnes* nous permettra de mieux comprendre le secret d'Alain-Fournier. Et j'ai toujours pensé, disait-il dans cette page, *que Meaulnes avait été attiré par ce gâchis si complet. Il aimait, certes, il aimait cette âme qui cherchait désespérément au milieu des décombres quelque chose à sauver de sa jeunesse écroulée. Je ne pen-*

2. Le point d'interrogation, si expressif, est dans le texte

se pas, comme on l'a dit souvent, qu'une passion charnelle puisse rendre compte de cet amour. A cause de ton paradis manqué, tu aimais en cette femme qu'on ne puisse plus l'aimer. Tu ne croyais pas, grand Meaulnes, qu'il fût de Paradis sur la terre, et tu aimais cette femme d'avoir détruit le tien³.

Histoire banale. Histoire de tous les jours. Un jour d'adolescence nous avons rencontré Anne. Et cette rencontre nous a paru si exceptionnelle (elle l'était peut-être !) et Anne si unique (et elle l'était peut-être, aussi, comme tout le monde) que nous n'avons pas pu désormais douter que nous avions connu, auprès d'elle, par sa seule présence et ses seules paroles, l'amour, le véritable amour, celui qui devait nous mener d'un seul coup dans ce grand pays pur, soupçonné dès l'enfance, « où les âmes enfin délivrées se reconnaissent et se parlent ». Et même éloignée de nous, si vite, sous sa forme humaine, Anne nous était restée si proche qu'il nous avait suffi pendant longtemps de vouloir de toutes nos forces qu'elle fût là, près de nous, pour que nous sentions vraiment sa présence, comme aussi de vouloir nous hausser au niveau d'elle (de ce que nous supposions elle... mais c'était sans doute bien autre chose et Anne était peut-être beaucoup plus qu'Anne) pour que se transfigure la dure vie basse, que l'âme redevienne, nette après les doutes et, après les flétrissures, le cœur net.

Mais les années passent et avec elles les moments qui amoindrissent, non pas forcément parce qu'ils sont vils, mais parce qu'ils sont trop médiocres et surtout parce qu'ils sont trop. Le souvenir lui-même d'Anne, malgré les efforts de plus en plus désespérés d'une mémoire qui succombe, voici qu'il s'efface. On lutte pourtant malgré la solitude et le silence, malgré ce « gravouillement » de la vie de tous les jours, on lutte pour se maintenir au niveau d'un haut désir. Mais un désir, si haut-soit-il, peut-il se satisfaire de l'absence ? On croit avoir accepté le départ d'Anne. On croit avoir accepté que la véritable joie ne soit pas de ce monde. On l'a compris peut-être, on ne l'a pas accepté. Et le doute naît peu à peu sur la valeur de cette lutte où nous nous débattons, fidèles, dans le noir, et dont nul signe, divin ou terrestre, ne vient, à nos yeux, authentifier la valeur ou consacrer l'effort. Encore si l'âme était seule à souffrir de cette fidélité qui, autrefois, la libérait et qui, maintenant, l'écrase. Mais la chair est là qui regimbe; sera-t-il possible, toujours, d'étouffer sa révolte ? Et c'est alors qu'on rencontre Annette.

La tragique gamine qui semble n'avoir gardé son air enfantin que pour l'exagérer à dessein et

se prouver qu'elle n'a point de remords, celle qui dira un jour par défi (ou par désespoir) : « J'ai un corps, un peu de cœur, mais je n'ai pas d'âme », celle qui veut être perdue pour tous, n'est-ce pas la misérable compagne qu'il faut à cette détresse ?... et tous deux dormiront côte à côte, unis dans le même goût de l'irréparable, comme deux pauvres gosses, deux frères que l'on a parés pour une grande fête à laquelle on ne les a pas menés. Et eux, pour se libérer plus vite de la hantise de ce bonheur qu'ils croyaient si proche et qu'on leur a, croient-ils, volé, ils déchirent exprès leurs vêtements, salissent leurs visages et brisent ce à quoi ils tiennent le plus dans leur chambre jusqu'à ce qu'ils sombrent tous deux, l'un après l'autre, en un lourd sommeil de désespoir.

Mais même ce désir d'une paix pitoyable, d'une pauvre paix de chair, il ne pourra plus se réaliser. Auprès d'Annette, impossible d'oublier Anne. Et comme on sait bien que maintenant il serait fou d'espérer le retour d'Anne, dans Annette on voudrait recréer Anne. Tentation redoutable et d'autant plus facile que chez Annette ce *qui attache c'est son âme et non pas son corps, comme elle le croit*, et qu'il serait beau de travailler à connaître et à lui faire connaître le monde obscur qu'elle porte en elle. Tâche impossible. Annette n'est qu'Annette, Jeanne B. n'est que Jeanne B. L'amour, pour elle, c'est quelqu'un avec qui vivre le plus longtemps possible au prix de concessions réciproques, et c'est avant tout quelque chose de charnel, de *trop charnel pour être très profond*. L'amour, pour Meaulnes ou pour Alain-Fournier, c'est bien autre chose,

« comme un vertige⁴, comme un sacrifice et comme le dernier mot sur tout. La chose après quoi plus rien n'existe. Le départ après avoir mis le feu aux quatre coins du pays. »

Comment la pauvre Jeanne comprendrait-elle la qualité exacte de cet amour ? Et pourtant elle en est parfois digne :-

« Dès que nous nous étions aimés, écrit-il, elle avait tout abandonné pour moi. Elle avait vécu, certains jours, avec douze sous, pendant la morte-saison. Pour moi, elle se mettait à genoux dans la cuisine et elle lavait les carreaux. »

Mais elle ne peut savoir que ce qu'on lui re-

3. Ou le sien. Il est en effet impossible de distinguer sur le manuscrit si c'est le *t* qui a remplacé l'*s* ou si c'est le contraire. Mais qui ne voit que, dans les deux cas, c'est la même effrayante profondeur ?

4. Ce vertige ne l'a-t-il pas pourtant éprouvé, en de brèves minutes, près d'elle ? « Je n'oublierai pas, a-t-il écrit dans ce qu'on peut supposer un brouillon de rupture adressée par Meaulnes à Valentine, je n'oublierai pas cette émotion terrible que j'ai eue ce vendredi soir où, me sentant les coudes écoretés, j'ai compris tout à coup : c'est que tout le soir je me suis penché sur elle. »

proche avant tout, c'est de n'être pas Anne, c'est *d'aimer comme n'importe qui, sensuellement*. Elle ne peut savoir que le grand Meaulnes est un grand ange cruel qui ne veut « même plus qu'on vive dans cette vie humaine ». Elle ne peut savoir que lorsqu'on a connu une fois Anne il ne peut plus y avoir d'Annette.

Fondée sur un tel malentendu, cette liaison ne pouvait être que fragile et douloureuse pour les deux. Cinq ou six fois,

« sur un mot qu'elle avait dit, sur un souvenir qu'elle avait eu, »

il la quittait un jour, cinq jours, huit jours. Puis elle le suppliait de revenir et il revenait croyant, à chaque fois, la trouver autre et ne ressentant, chaque fois, que « la même cruelle insatisfaction ». Et il recommençait à la fatiguer de ses cruels reproches, de son « cruel désir de pureté ». Jusqu'au jour où il résolut de s'arracher d'elle; pendant trois semaines il lutta pour ne plus la voir ni lui écrire; elle fit alors ce qu'il souhaitait qu'elle fit : elle retourna « avec un pauvre garçon qui ne demandait qu'à la reprendre » et elle lui écrivit : « J'ai tout repris sans seulement me souvenir de vous. »

Cette lettre de rupture, il la reçut à La Chapelle où il était arrivé la veille de l'Assomption. Fin septembre il rentra à Paris apaisé. Tranquillité précaire. Bientôt il rencontre à nouveau Annette. Depuis plusieurs jours elle l'attendait sur un banc d'avenue comme Valentine attendait Frantz, et comme Valentine aussi elle lui avait dit :

« Le temps n'est pas long quand on est sûr que celui qu'on attend ne viendra pas. »

Il en eut pitié, mais il la repoussa. Elle lui écrivit une lettre d'explication qui semblait sincère (et pendant un jour il fut heureux car il pensait avoir « enfin trouvé un amour et une femme »). Mais, dès le lendemain, il s'aperçut qu'elle n'avait pas dit toute la vérité. Surtout il se rendait compte que cet amour ne le satisfaisait pas plus qu'auparavant et que, s'il continuait d'y céder, il serait pour toujours perdu et malheureux parce qu'elle avait voulu rester telle qu'elle était autrefois, avec les mêmes pensées qui l'avaient perdue, parce qu'elle n'avait pas voulu comprendre qu'il fallait lui confier ses deux mains et se laisser conduire. Alors il tenta ce qu'il appela la grande expérience, les abandonnant, elle et sa sœur, la veille du terme, alors qu'il les savait trop pauvres pour pouvoir le payer. Aux supplications de revenir que lui envoie Jeanne, il répond — l'expression est de lui — par une lettre insultante et il la laisse retourner à son

ancien amour. Cruauté gratuite ? Volonté calculée de se jouer d'une femme aux abois et de la faire orgueilleusement souffrir ? Lui-même a répondu au reproche :

« Je veux que vous sachiez que tout cela ne fut qu'une dernière expérience, une façon de savoir si celle que j'aimais était digne de mon amour, si elle ne braverait pas tout, si elle n'allait pas venir me dire toute la vérité ou si, au contraire, elle allait se donner à un autre pour cent vingt-quatre francs. »

(Et il laisse entendre alors que si Jeanne avait résisté à l'épreuve il lui aurait offert de l'épouser.) Mais elle n'a pas résisté à l'épreuve, cette épreuve par laquelle il voulait se prouver à lui-même, d'une façon terriblement nette (et tant pis si une autre en souffrait !), qu'il n'avait pas trouvé l'amour.



Alain Fournier

Avait-il toutefois besoin d'une telle preuve, lui qui avait écrit le 24 août à Rivière :

« C'est toujours du même mal que je souffre. Ne vous y trompez jamais. »

Pourtant ce ne fut pas encore la rupture définitive puisque le 7 décembre il adressait à Jeanne B... cette *Lettre à Valentine*, qui dépasse singulièrement la personne de sa destinataire et contient quelques-unes des phrases les plus simplement belles que nous ait laissées Alain-Fournier.

C'est l'hiver, un hiver de Paris loin des « champs gelés » de la campagne berrichonne où l'on peut courir « bien fort ». Mais, rue Cassini, où

5. Parue chez l'éditeur Émile-Paul, dans la collection « Les Introuvables ».

il loge, « la cheminée fume, le feu tire mal »; seul « un rayon de pâle soleil s'est tendu sur le mur de l'hôpital ». Et c'est toute la tristesse de Brest qui, comme deux ans auparavant à Laval, et dans la même solitude, lui revient : tristesse du temps où potache de quinze ans, dans la cour du lycée, « nu-tête avec de longs cheveux dépeignés que le vent lui rabattait sur les yeux », il avait voulu « aimer quelqu'un ». Il cherchait parmi celles qu'il avait connues, mais aucune n'était venue à son appel :

*« Tu aurais dû être là, derrière la grille,
parmi les passants rares dont on ne voyait
que la tête et qu'on enviait tant d'être libres.
« Ta grande faute est de n'être pas venue.
Et rien ne peut faire pardonner cela, parce
que c'est une faute plus qu'humaine... »*

Mais Valentine n'a pas compris qu'elle était

bien plus que Valentine, qu'elle devait essayer, autant qu'elle le pouvait, de remplacer les attendues, l'attendue. Sa faute, ce n'a pas été tant ses déchéances de femme, c'est de ne pas avoir été assez forte, assez pure, pour qu'au mépris de tous les obstacles de temps et d'espace elle ait pu répondre, quand il le fallait, à l'appel, pour se trouver, un jour, amenée par la facilité prévenante et équitable du mystère, simplement et miraculeusement, près de lui.

Et puis Valentine s'estompe. Un passage d'une lettre du 5 avril 1912 semble faire allusion à de brèves rencontres avec Annette. Et c'est, quelques mois plus tard, cette phrase à un ami : « J'ai été fermer une porte. »

Ainsi finit l'histoire d'Alain-Fournier et de Valentine Blondeau. Henri Gillet

FLEUR D'AVRIL

— Pathétique comme une fleur
frissonnant encore sous les pleurs de la nuit,
elle insinue en moi son image,
avec un regard de côté,
chargé d'insondable malice.

— Sans doute parce que,
dans un moment d'abandon,
je me trahis :
Mon cœur, confiai-je à ses yeux qui souriaient,
est d'une pâte fort sensible à la lumière.

— Son regard darde comme un rayon de flamme,
ardente et sombre,
qu'eût rafraîchi le murmure d'une source.

— Ses attitudes de frêle nostalgique,
avec un regard désespéré,
se perdant dans le lointain.

— Ses airs d'inconsolable mélancolique,
avec le rideau de ses yeux baissé,
qu'eût appesanti la force du destin.

— Et la flamme de ses yeux,
filtrant toujours de côté,
chargée d'inexplicable ironie.

— Un soir, sous l'effet d'une magie,
vers la source nacrée de son sourire,
j'aventurai pour les rafraîchir,

mes lèvres brûlantes;
premier contact qui eût dissipé une incertitude,
apaisé l'inquiétude de mon cœur,
pris dans le rayon de lumière.

— La Fleur se referma en penchant de côté.

— Là haut, dans le ciel,
les lointaines et inaccessibles étoiles
riaient de tous leurs feux.

— Un effluve passe dans l'air,
ma joue penche,
attirée par l'aimant des lèvres,
qui semblent appeler le baiser;
rouges lames comme trempées
dans le sang encore fumant,
d'une innocente victime.

— Avez-vous votre carte de rationnement,
dirent ingénument,
dans un souffle qui se confond avec la brise,
ces lèvres boudeuses,
privées de leur dessert.

— C'est la guerre,

— C'est aussi l'Avril.

Fouad Abou Khater

Avril 1944.

Reynolds et la Culture Anglaise Contemporaine

par JOHN STEEGMAN

M. John Steegman, dans l'article suivant, montre comment, en dépit des conditions dues à l'état de l'après-guerre, la culture anglaise reste vivace. C'est ainsi qu'un nouvel ouvrage sur le portraitiste anglais du dix-huitième siècle, Sir Joshua Reynolds, vient de paraître à Londres. M. John Steegman fait observer que la publication de cet ouvrage est, à l'heure actuelle, un fait remarquable et d'autant plus significatif que Reynolds peut être considéré comme « un Anglais typique de l'époque où l'Angleterre fut sur le point de prendre une place prédominante parmi les nations. »

N.d.l.R.

La fameuse bibliothèque « London Library », dans Saint-James Square (cette place a souffert du bombardement), continue à prêter ses livres aux hommes d'étude et autres abonnés dans toute la Grande-Bretagne. La plupart des sociétés savantes tiennent toujours leurs séances régulières. C'est ce qu'elles ont fait pendant tout l'hiver de 1940-1941, bien que Londres ait alors subi en bombardement massif et incessant. Et, encore aujourd'hui, archéologues, astronomes, antiquaires, gens de robe, médecins et historiens continuent tranquillement et docilement à se réunir et à étendre le champ de leurs connaissances respectives. Quoique plusieurs des grands musées d'antiquités, de peinture, etc. soient maintenant fermés, que leurs objets d'art et d'histoire soient entreposés en lieu sûr, leurs conseils d'administration se réunissent régulièrement et ils ajoutent sans cesse à leurs possessions.

En ce moment où le papier est rationné, les éditeurs d'ouvrages plutôt savants ont une tâche difficile; néanmoins, ils considèrent de leur devoir de réserver une large part de leur contingentement de papier à la production de livres qui — ils le savent d'avance — ne leur rapporteront guère de bénéfice, mais qui, en quelque domaine intellectuel que ce soit, accroissent notre patrimoine et notre savoir.

Un excellent exemple de ce louable esprit d'entreprise vient de nous être fourni par la publication récente d'un important ouvrage sur le plus grand peintre anglais, Sir Joshua Reynolds, une des grandes figures du dix-huitième siècle. C'est un livre coûteux, car il contient trois cent cinquante illustrations. Même avant la guerre, il existait seulement un cercle restreint de personnes qui pouvaient dépenser deux livres sterling (environ 350 francs) pour un livre; or, en raison des charges fiscales de guerre, ce cercle doit être encore plus restreint aujourd'hui. Les éditeurs n'ont pourtant pas tenu compte des circonstances, et ils ont sorti cet ouvrage parce qu'ils estiment qu'une telle œuvre de solide érudition a une valeur constructive qui survivra aux forces destructrices de la guerre.

Il est important qu'à l'heure actuelle nous pensions à Sir Joshua Reynolds. Cette assertion peut paraître de prime abord exagérée, mais Reynolds est un Anglais typique de l'époque où l'Angleterre fut sur le point de prendre une place prédominante parmi les nations. Il se trouve qu'il fut peintre, mais c'aurait été exactement la même chose s'il avait été architecte, homme d'Etat, avocat, archevêque ou médecin. Il personnifie la culture anglaise de la seconde moitié du dix-huitième siècle, une culture fondée sur une tradition libérale plutôt qu'étroitement classique, et nourrie non seulement de l'antiquité, mais aussi du savoir de tous les âges et de tous les pays; une culture qui puisait sa force dans le passé, et qui devait sa vitalité au fait qu'elle avait toujours conscience du présent. Les bases de cette culture sont aussi solides et sa vitalité est aussi grande que jamais. Mais elle est aujourd'hui opposée à une culture et à une philosophie radicalement différentes, qui sont la négation même des nôtres. Du creuset de la guerre actuelle les traditions culturelles anglaises sortiront plus fortes et plus vivaces encore qu'auparavant.

Arrêtons donc un moment nos regards sur Joshua Reynolds. Il naquit en 1723 dans le comté de Devon, en Angleterre occidentale. Il appartenait à la classe moyenne éduquée, et sa famille avait compté des ecclésiastiques et des professeurs d'Université. Le jeune Joshua embrassa la carrière de portraitiste — ou, comme on disait alors, la « peinture de visage » (face-painting). Il se rendit à Rome et à Venise pour y étudier les maîtres d'autrefois; et, vers 1755, il s'était établi à son compte à Londres.

Joshua Reynolds, dès le début de sa carrière, eut deux ambitions, et il les poursuivit sans relâche sa vie durant; d'une part, il voulut donner à la peinture « de visage » anglaise traditionnelle un niveau plus élevé pour qu'elle devint comparable à la grande peinture d'Europe; et, d'autre part, il voulut poser les principes de critique artistique suivant lesquels les peintres anglais pouvaient élever le niveau

de leur art. Il réalisa sa première ambition en peignant ses magnifiques et nobles portraits, et la seconde par ses écrits inspirés et érudits.

A la mort de Reynolds, en 1792, l'école anglaise — dont Reynolds était alors le chef incontesté — constituait un facteur important de l'art européen. Reynolds fut le premier président de la « Royal Academy » (qui vient de tenir à Londres sa cent soixante-douzième exposition annuelle), et il eut l'honneur d'être enseveli dans la cathédrale de Saint-Paul.

Il y a eu, certes, de plus grands peintres que Reynolds; mais il en est très peu qui aient exercé une influence si profonde, d'abord sur la culture de leur pays, puis sur la culture européenne. A l'image de ses grands contemporains et amis intimes comme, par exemple, le Dr. Samuel Johnson et Edmond Burke, Reynolds possède ce don particulier des Anglais d'embrasser du regard, avec le calme et la sérénité d'un esprit ouvert et libéral, l'immensité des choses, de prendre ce qui, dans le passé, lui

paraît le plus significatif et d'y greffer sa propre maîtrise.

Dès le commencement du dix-neuvième siècle, le monde entier a été frappé par les qualités solides et permanentes de la culture anglaise, que n'ont pas avilies des credos politiques changeants, ni perversités ces modes extrêmes, qui si souvent sont l'effet du mécontentement, de l'hystérie ou parfois même de la dégénérescence.

En pensant à Reynolds, la personnalité la plus éminente de l'art européen du dix-huitième siècle, nous pensons aux qualités qu'il contribua pour beaucoup à former. C'est là, en ce moment où nous voyons en Europe le déchaînement de qualités toutes différentes, une leçon qui mérite d'être méditée. Et ces qualités — les nôtres — seront des plus utiles quand nous pourrons nous atteler à la tâche de rénovation qui nous confrontera, et que nous nous souviendrons de la détérioration morale qui faillit perdre le monde.

John Steegman

CE QUE JE GOUTE?

*J'ai ciselé mon désir,
Et j'ai ciselé ma tendresse.
C'est finement que je veux t'aimer.
Mon bonheur? Une lente compréhension.
Ce que je goûte en toi?
La vanité, la variété de tes élans...
Ton corps, je l'aime tout autant que le mien,
dans l'ondulation persuasive de tes reins.
C'est délicieusement que je veux t'aimer.
Quoi? Tes bras se taisent ce soir?
Tes doigts n'ont pas raison de ma faiblesse?
Souris! Si tu veux que je pardonne à ta fatigue!
Tu me troubles comme une première ondée de
printemps.*

*Tes caprices m'attirent, me séduisent,
par la monotonie...
Je n'ai plus à chercher ta valeur d'être social!
Et cette nonchalance d'esprit me charme!
Sache me garder, ma belle tendresse, à senteur de
blés chauds,*

*de l'accoutumance...
C'est finement que je veux t'aimer.
Tourne tes yeux aigus, impatients,
dissipe ma pensée des brouillards de l'hiver!
Détourne-moi de l'appel de la rue, et du bruit, et
du monde.*

J'aurais ciselé mon désir orné de tendresse!

Claudine Burel

SACRIFICE?

*Il pleut. Innombrables averses!
La terrasse lui comme un rocher de cataracte!
Bertrand cogne à la porte-fenêtre.
A l'intérieur de la chambre, brûle un feu de sarments.
Patrice, accroupi sur le carrelage purpurin, médite
Une liasse de feuillets multicolores à la main.
Bertrand frappe à nouveau et, brusque, jaillit contre
le ciel de grisaille!*

— Toi? Bertrand?
— Moi! que fais tu?
— Un sacrifice...
— En l'honneur de qui?
— Du veau d'or.

*Un billet se crispe dans les flammes, un second
y guérit.*

— Du veau d'or?
— Mais oui! Tiens, tourne-toi, regarde à droite,
sur la cheminée, cette curieuse vieille fille...
— Eh bien, ces lettres?

*Elles se froissent parmi les brandons, s'étirent et
se flétrissent.*

— Des lettres d'amoureuses.
— Et alors?
— Je sacrifie au veau d'or.

*Des poussières cendrées volettent aux pieds de deux
jeunes hommes. Hagards, leurs yeux!*

Crispée, leur bouche!

— J'épouse dix millions.

Claudine Burel

LA COLLINE ENCHANTEE

pour Semiramis

Dans la voiture qui était venue la chercher, la Princesse Livia se prit à compter les années écoulées depuis qu'elle avait quitté le pays. Sa main, durcie par le travail, toucha lentement son visage demeuré frais.

— Non, il ne se peut qu'un quart de siècle ait passé ainsi...

Elle se revit enfant, juchée au sommet de la Colline d'où l'on voyait non seulement le Rhône tumultueux mais le lac, à l'horizon, avec les crépuscules magnifiés par la ligne sombre du Jura.

Toute son enfance s'était passée dans la propriété aussi vaste qu'un monde avec son bois de conifères, ses pelouses et ses serres, ses maisons qui avaient abrité tant de princes et de princesses. Enfance privilégiée, sustentée de jeux et de fleurs, de senteurs de résine, de feux de bois et, surtout d'air vif descendu du glacier invisible, tout là-haut, derrière la Dent qui s'opposait, chaque aube, à la montée solaire.

— Un quart de siècle... s'étonna encore la Princesse tandis que la voiture s'engageait dans l'allée principale et elle revit, de façon fulgurante, les événements qui avaient éteint la gloire familiale avant d'imposer l'exil à Paris, dans la médiocrité citadine.

La propriété avait subi le sort des domaines à l'abandon, le morcellement et la dégradation de ce qui est destiné à passer de main en main. Longtemps elle avait servi de pensionnat. Un tourbillon enfantin l'avait secouée tandis que les neiges s'amoncelaient sur la Colline, que la folle éclosion printanière crevait la dernière pellicule de glace. Les étés rutilèrent au-dessus du Rhône appauvri par les canicules et maintes arrières-saisons embrasèrent les forêts des monts déjà mordus, au sommet, par le gel précoce.

Un sentiment fait de crainte et de nostalgie gagna la Princesse Livia tandis qu'elle mettait le pied sur la pelouse retrouvée.

Après bien des viscitudes la propriété venait d'être achetée et sitôt les réparations achevées, les acquéreurs s'y étaient installés.

La Princesse songea avec appréhension qu'il était vain de revenir ici pour y retrouver son enfance abolie. Que pouvait-il demeurer de la magie du grand chalet, après une si longue absence ?

Elle gravit le perron puis, tête haute, elle traversa le hall et pénétra dans la bibliothèque.

Derrière une table massive, une jeune femme se leva pour lui souhaiter la bienvenue. Elle était mince et secrète, avec une distinction tranquille et, tout son maintien exprimait quelque chose de très ancien. Oui, de très ancien et de racé.

Haute et claire, le verbe sonore, la Princesse Livia la contempla un instant avant d'engager la conversation. Il lui semblait qu'elle venait de glisser dans l'irréel. Elle reconnaissait parfaitement la bibliothèque aux boiseries sombres mais, troublée, elle tourna la tête comme pour discerner une présence derrière elle.

— Voulez-vous visiter la propriété ?

La jeune femme s'exprimait en français, avec un léger accent. Elle s'effaça devant la visiteuse pressée de confronter le passé avec le présent. Elle allait apprendre que ce qui se situe dans le fabuleux échappe au temps.

— Ici, dit-elle en s'arrêtant au haut d'un palier, ici se trouvait la chambre de mes deux frères. Je me souviens d'une séparation vitrée...

— J'y ai installé mes deux fils, dit simplement la jeune femme et, voyez, j'ai trouvé pratique de faire faire une cloison vitrée comme celle-ci... Au fur et à mesure que la Princesse parcourait la maison s'éteignait en elle l'envie de parler. Chaque souvenir enfantin faisait surgir à ses yeux une disposition de chambres et de meubles identique à ce qu'elle avait connu.

— Voulez-vous donner un coup d'œil à la pelouse ?... Là, tout est à faire : j'ai commandé les arbres qui ne pourront être transplantés avant l'automne. Et la Princesse Livia entendit énumérer les essences dans l'ordre existant jadis.

— Nous pourrions donner un coup d'œil à la chapelle. A ce propos, je vous serais reconnaissante de me donner un renseignement : je n'arrive pas à savoir à quel saint cette chapelle était consacrée.

— Il n'y a jamais eu de chapelle ici.

La jeune femme leva tranquillement son regard nocturne et certifia :

— Ce petit bâtiment est une chapelle. L'orientation nous renseigne assez...

Je ne puis la consacrer à un saint si elle était déjà consacrée à un autre, vous comprenez, c'est ennuyeux...

Interdite, la Princesse secoua le front.

— Vous devez faire erreur. Mon grand-père utilisa cette maison comme laboratoire. Je me souviens qu'il prenait la température des arbres. Il y avait des conifères qui se mouraient et il les soignait avec dévotion. Saviez-vous que cet endroit est unique pour la variété des essences qu'on y voit ? Mon père fit de ce petit bâtiment une salle de billard. Ma mère désirait une chapelle, il est vrai, mais elle ne fut pas exaucée.

La jeune femme ouvrit la porte et la Princesse pénétra dans une chapelle qui lui parut extraordinaire. Aux murs, des fresques rappelaient le dépouillement byzantin et des versets écrits en caractères cyrilliques mêlaient leur or à celui des auréoles.

La proximité des vieux arbres hâtait le crépuscule.

— Allons, dit encore la jeune femme, il est bientôt l'heure de dîner. Je vous présenterai quelques amis venus de très loin.

A l'horizon, le Jura ceinturait le lac enflammé par le couchant. Toute la Colline respirait doucement la fraîche haleine venue du glacier. Les près et les bois embaumaient. Une grande paix émanait du paysage assoupi. Dans le chalet retentissaient des rires et de la musique. Deux guerres et une révolution avaient éparpillé les vies humaines mais l'atmosphère sur la Colline était demeurée sensiblement la même que celle des anciens jours.

Le dîner au champagne réunit les convives autour d'une table étincelante. Les bougies des lourds candélabres éclairaient doucement les visages si divers. Quelque chose de chaleureux reliait tous ces êtres disparates qu'un même sortilège avait conduit sur la Colline.

Et tournée vers le haut de la table où, concentrée sur son rêve intérieur, la jeune femme fixait la flamme des bougies, la Princesse Livia oublia son ascendance hyperboréenne, les châteaux féodaux des récits maternels.

Devant la frêle créature venue d'au-delà la mer et les sables, elle sentit tout ce qu'il y avait d'inexprimable dans la minute présente et elle pensa, mélancolique malgré son admiration :

— Celle-ci est réellement Semiramis...

Orlova

JARDIN...

Je songe, à un jardin secret et tendre,
comme une aile de colombe;

Je songe à un jardin où il ne faisait pas 26° à
l'ombre des maronniers d'Inde.

Les libellules accrochaient, leurs ailes irisées, aux
cordes de la harpe du temps. Et les roses, s'éva-
nouissaient d'extase, à ses sons, plus précieux que
le chant des nuages, au clair de lune.

Je songe, au mur tricentenaire que seuls,
deux pieds de lierre, retenaient à la vie...

Le soleil tapotait les touches sombres de
leurs feuilles et la tête du faune de pierre grise, d'où
jaillissait un jet d'eau...

Je songe à ce jardin...

ou jouait avec un chat sauvage, une enfant aux
joues roses... Le chat avait des yeux bleus, comme
un ciel d'Ile de France, il était fée, et enseignait à
l'enfant le langage des choses. Le jasmin contait
à l'enfant la féerie du temps passé... lorsque, les
équipages sonores, amenaient les élégantes en cri-
noline... Les pierres des murs lui disaient les guerres
et les croisades... et les longues famines... et la vierge
altière et douce qui les frola en passant. La douce
et pure fille que l'on brûla... Le vieux mur frémissait
sous le lierre tenace aux souvenirs qu'il avait
vécu.

La terre disait encore, des contes où l'or des
coupes se mêlat aux velours brodés... où les clochers
emplissaient de leurs festons de pierre l'air allègre-
ment matinal... et les flèches s'élançaient en muette
extase vers le Tout-Puissant...

La mousse égrenait des songes étranges, où
dansaient de blanches vierges — filles ou fées ? nul
ne sut jamais... — Aux pieds des hautes tours leurs
farandoles joyeuses évoluaient.

La fougère décrivait les sylvanectes, ces hom-
mes à demi sauvage qui vivaient de fruits et de
chasses... et dormaient au fond de ses fourrés épais...
Un mirage doré flottait dans le jardin au bruit
mystérieux du jet d'eau retombant dans le bassin
de marbre, l'enfant voyait surgir un monde déli-
cieux...

Faunes et dryades satyres musiciens, et blan-
ches nymphes, dansent dans l'air. Des légionnaires
bondissent en chantant... De frères ombres hantent
la forêt... A cheval des hordes passent en désordre...
Et Charles à la barbe fleurie... et des guerres et
tueries...

Des preux et leurs écuyers...

Des dames richement parées sur de blan-
ches haquenées... Plus précise était encore, l'image

de Jeanne la bonne amie, et les frères valois, et le
Bon roi Henri... Dans le brouillard léger qui ride
ma mémoire je songe à un jardin d'été... où la joie
étirait ses parfums en rubans d'or pâle...

Où jouaient sur un banc de pierre usée, une
enfant pensive, et un chat aux yeux mauves.

Jacqueline de Bargédé

DANSEUSE

*Au claquement des crotales
Scandant l'hymne de tes pas,
— Génie du rythme, vestale,
Corps de feu, flamme, spirale,
Angélique ou infernale —
Brûle mon cœur dans les lacs
Que ta danse lace, enlace,
Ondulante, jamais lasse,
D'entrelacs en entrelacs.*

*L'eau coule, le vent passe,
Arrête-toi, prends place,
C'est bien trop grand l'espace,
Et pour toi*

Je vais faire chanter ma flûte sous mes doigts.

*Au claquement des crotales
Qui fait bouillonner mon sang
Je rêve de bacchanales,
De te dompter, ô cavale,
Et de fouiller le dédale
De ton corps resplendissant;
même s'il faut que j'en meure
Je veux que ma dernière heure
Heurte mes dents à mes dents.*

*L'eau coule, le vent passe,
Arrête-toi, prends place,
C'est bien trop grand l'espace,
Et pour toi*

Je vais faire chanter ma flûte sous mes doigts.

*Au claquement des crotales
Tout mon être se dissout :
Dans des horizons d'opale
Zéro, l'infini s'égalent,
Tu n'es plus qu'un clair pétale
Qui flotte dans le jour flou,
Une lueur vagabonde
Qui m'emporte dans la ronde
Dont on ne voit pas le bout.*

*L'eau coule, le vent passe,
Arrête-toi, prends place,
C'est bien trop grand l'espace,
Et pour toi*

Je vais faire chanter ma flûte entre mes doigts.

Louis Ovide

UN ENSEIGNEMENT POUR L'AVENIR

GRECS ET ITALIENS IL Y A UN SIÈCLE

L'arrivée à Athènes du nouveau ministre d'Italie coïncide avec un centenaire qui vaut la peine d'être signalé. Parce qu'il montre qu'à une époque plus ancienne, nos deux peuples méditerranéens sentaient que leur origine aussi bien que leur intérêt les poussait à un rapprochement et une fraternisation plus étroite.

En 1848, l'Italie combattait pour son indépendance. Il était donc naturel que le peuple grec s'en émût, car il n'y avait qu'une vingtaine d'années à peine depuis qu'il s'était délivré lui aussi du joug étranger. Ainsi nous voyons pendant le siège de Messine de nombreux Grecs accourir pour combattre aux côtés de l'Italie. Parmi eux, Dossios, Stécoulis, Loisos, Paviass, Sassélas, Zissis, Sotiriou, Vaphiadis. Sotiriou qui avait été envoyé d'Athènes pour s'entendre avec Garibaldi sur un mouvement révolutionnaire simultané en Italie et en Grèce, resta auprès du chef italien. Il prit part à la célèbre bataille d'Aspromonte dans l'état-major de Garibaldi et fut fait prisonnier. Vaphiadis se battit également à Aspromonte. L'Hydriote Spyros Lagas s'enrôla comme volontaire dans la marine italienne et Tsamis Karatassos, un des héros de l'Insurrection grecque, fonda à Naples, où il passait sa verte vieillesse, un comité sous le titre de « Le droit des nationalités » inspiré des théories démocratiques de Mazzini. Ce comité, avec l'aide financière du prince grec Ghikas, réunit beaucoup de Grecs résidant à Naples et d'Italiens qui désiraient la collaboration des deux pays. Cette idée ne se confina pas seulement à Naples. Elle s'étendit et trouva beaucoup d'adeptes à Livourne et dans les autres villes italiennes où existaient des colonies grecques.

Tandis que des côtes grecques de nombreux Hellènes partaient clandestinement pour l'Italie afin de prendre part à la guerre d'indépendance italienne, les jeunes Grecs qui étudiaient dans les différentes universités d'Italie participaient avec enthousiasme à la lutte. A cette époque, comme on sait presque tous les Grecs qui s'adonnaient à des études supérieures préféraient compléter leur instruction dans les Universités d'Italie, de sorte que nombreux étaient ceux qui étudiaient à Pise, Padoue et Pavie. Le poète national grec Dionysios Solomos, fit ses études dans cette dernière.

Et donc, lorsqu'éclata l'insurrection italienne en 1848, la plupart de ces étudiants abandonnèrent leurs études et prirent les armes contre les maîtres autrichiens de l'Italie. A Bologne, à Ancône, à Fano ils se distinguèrent par leur bravoure. En particulier Nicolas Phocas, Papoulis Courcoumélis et le zacynthien Dionys Contarakis qui fut nommé gouverneur de Fano après la prise de la ville par les insurgés.

Malheureusement ce mouvement révolutionnaire échoua. Les Grecs qui y avaient pris part ne pouvaient plus rester en Italie. Ils rentrèrent en Grèce où, surtout dans les Iles Ioniennes, ils formèrent le noyau des organisations pour la coopération gréco-italienne. Déjà avant 1848 l'Heptanèse, alors sous le protectorat britannique, servait de refuge à de patriotes italiens de marque. Les habitants des Iles Ioniennes les traitaient avec les plus grands égards. Le poète Solomos était, à la tête de l'assistance aux réfugiés, rapporte Tomaseo, le patriote et homme de lettres italien qui fut secouru de diverses manières par Solomos. Regaldi et Canini, deux autres hommes de lettres, trouvèrent aussi assistance de la part de Solomos, qui se lia d'amitié avec eux.

L'incident suivant que Regaldi rapporte dans ses « Souvenirs » est caractéristique des sentiments du peuple grec à l'endroit des Italiens.

A Corfou s'étaient réfugiés les frères Bandiera qui furent secourus par Quartanos, homme de lettres corfiote et ami de Solomos. Avec quelques autres Italiens, ils décidèrent de rentrer en révolutionnaires en Italie. Une nuit d'hiver ils s'embarquèrent en cachette à bord d'un petit bâtiment qui les mena dans la ville maritime de Cotrone. Mais ils furent pris et fusillés.

« Ils étaient, écrit Regaldi, dix-huit réfugiés. Ils furent trahis par le Corse Boccaciampe, furent pris et condamnés à mort. Après la trahison, Boccaciampe envoya une lettre à Corfou, à une jeune fille du pays Maria Sarandopoulou, qui s'était éprise de lui et lui avait promis de l'épouser quand il reviendrait vainqueur à Corfou. N'osant pas revenir il s'était réfugié dans le petit port de Vouthroton (Burinto) sur la côte épirote en face de Corfou. De là il lui écrivit pour lui demander si elle était disposée à le rejoindre et se marier avec lui. La jeune fille lui renvoya sa lettre avec cette note en marge : « Un traître ne peut pas embrasser une Grecque. J'ai la bénédiction de mes parents morts tandis que sur toi pèse l'éternelle malédiction de Dieu! »

« L'homme qui avait trahi les Bandiera, désespéré, errant cherchait un refuge et l'hospitalité mais ne rencontrait partout que la réprobation. Il pensa trouver asile à Patras. Mais la ville de l'Archevêque Germanos, qui avait levé l'étendard de l'Insurrection nationale, ne pouvait être un milieu favorable pour lui. Apprenant sa venue, la population alla en masse manifester devant la maison où il était descendu. Il n'échappa qu'en se réfugiant dans le consulat d'Autriche. De là il se rendit à Missolonghi. Mais la terre il-

lustrée par les exploits de Botzaris et les chants de Byron ne voulut pas se souiller avec le nom de Bocaciampe et ne lui fournit pas l'asile désiré. »

Ce sont là quelques faits qui se passaient il y a un siècle et qui montrent les sentiments amicaux du peuple grec envers l'Italie. Ces sentiments restèrent les mêmes et durant toute la période qui s'étendit jusqu'à 1870, au cours de laquelle l'Italie obtint finalement sa libération et son unité nationale, les Grecs ont montré un intérêt qui ne se manifesta pas seulement en paroles, mais par des actes.

Après l'échec du mouvement révolutionnaire, presque tous les chefs, en 1849 cherchèrent refuge en Grèce. Les noms les plus glorieux de l'Italie étaient représentés parmi les réfugiés à Corfou, et à Athènes. Des comités furent constitués pour les assister. Leur siège central était à Athènes sous la présidence de Hadjiscos, alors président de la Chambre. Tous les journaux ouvrirent des souscriptions en faveur des réfugiés italiens. En tête des listes de donateurs, on voyait le nom du roi Othon qui donna trois mille drachmes comme première offrande.

Le gouvernement autrichien, par son ministre à Athènes demanda l'expulsion des réfugiés italiens. Mais le président du conseil d'alors, l'amiral Canaris, le célèbre héros de l'Insurrection, refusa catégoriquement d'obéir à l'exigence de l'Autriche, et fit voter à la Chambre une aide pour les réfugiés italiens. La plupart des fonctionnaires laissèrent une partie de leur traitement pour eux. Les réfugiés étaient si touchés que Canini, en tête, ils demandèrent au gouvernement qu'on leur cédât près de l'isthme de Corinthe un terrain où ils bâtiraient eux-mêmes une localité à eux. Si le projet n'eut pas de suite ce fut faute d'argent.

Mais nous ne saurions rapporter tout ce que le peuple et le gouvernement grec firent pour les réfugiés italiens pendant près d'une vingtaine d'années. Il faudrait pour cela un volume entier. Nous terminerons donc cette notice par le passage suivant détaché du livre de l'éminent écrivain Tommaseo :

« Un des signes favorables de la présente guerre est l'unanimité de la sympathie des nations européennes envers l'Italie. Mais le fait que la Grèce, la sœur

ainée de l'Italie dans la civilisation et la culture des beaux-arts, la Grèce qui, séparée de nous pendant des siècles, peut être parce qu'elle était divisée elle-même intérieurement, ressent un amour fraternel comme en ce moment, ce fait, à mon avis, marque une nouvelle période dans la vie des deux peuples.

« Nous avons vu à Athènes la fleur de la jeunesse et des foules joyeuses se diriger vers une colline (le Lycabète) qui regarde le Parthénon, suivant deux prêtres qui allaient à une église (St Georges) prier Dieu de bénir les armes italiennes. Hors de l'église sur les chemins, les foules suivaient de tout cœur leurs prières, sentant dans leur amour et leur pitié pour l'Italie, leur amour pour leur patrie vivifié et ennobli. »

Nous avons voulu rappeler, par ce qui précède au nouveau ministre d'Italie, quelques uns des nombreux faits qui montrent combien étaient étroits les liens italo-grecs jusqu'à l'époque où pour le malheur commun de la Grèce et de l'Italie Mussolini a pris le pouvoir. En ce moment, nous ne voulons pas nous rappeler la triste histoire du passé récent et les épreuves que notre pays a subies à cause de cette haïssable agression du dictateur demi-fou. Mais regardant les faits d'il y a un siècle nous voulons exprimer le souhait et le désir qu'à l'avenir les deux pays que baignent cette douce mer, vivent dans l'union et dans une féconde coopération. Les paroles de M. de Nicola, président de la République italienne prononcées à l'occasion de la remise des lettres de créance du ministre de Grèce à Rome nous confirment dans cet espoir. M. de Nicola a qualifié l'agression contre la Grèce de « folie », qui fut un regrettable épisode dans les relations des deux pays. Il ajouta que « aujourd'hui les deux peuples doivent rétablir leur avenir dans un effort commun, laissant de côté les tristes souvenirs du passé. Et cela est conforme non seulement au programme du gouvernement italien, mais au désir du peuple italien. »

Et de la part du peuple et du gouvernement grecs, de semblables sentiments sont exprimés, ce qui rendra plus facile le resserrement des liens entre deux pays voisins que la mer unit. Orion

RENCONTRE

*Ce soir la rue est bleue et pleine des caprices
De l'heure qui tournoie au rythme du vertige.*

*Ce soir, au seuil du cœur, quelle tendresse hésite ?
Et sont-elles pour nous les roses des vitrines ?*

*Ni les fleurs, ni juin, ni les robes des brises
Et ni les francs revoirs avec les clairs sourires*

*Et l'or des yeux s'éteint au soleil des années.
— Oh, je songe au souhait des lèvres séparées !*

Charles Atalla

AUTOMNE ..

*Et puis, viendront les jours de sereine tristesse,
Les crépuscules bleus sur les arbres jaunis...*

*— Est-ce un dernier baiser qui s'effeuille à tes
lèvres ?*

*Les crépuscules seuls et les soleils pâlis,
Dans les coupes versant les alcools des vieux rêves...*

— Déjà des souvenirs ou le vent dans la nuit ?

Charles Atalla

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR

GRECS ET RUSSES

Bref aperçu historique des rapports gréco-russes

(S u i t e) (*)

par N. MOSCHOPOULOS

XXXII.

En janvier 1897 de nouveaux conflits se produisirent en Crète entre Chrétiens et Musulmans. La situation des populations grecques devint tellement précaire, que le gouvernement hellénique dut envoyer une flotille de torpilleurs et le petit croiseur « Miaoulis », et, comme l'état de choses prenait, de plus en plus, un caractère inquiétant, la Grèce décida de poursuivre un règlement définitif de la question crétoise. Un petit corps d'armée fut envoyé le 1er février en Crète sous le colonel Timoléon Vassos. Là-dessus, les Puissances, sauf l'Allemagne — qui avait déclaré déposer sa flûte dans le concert européen — faisaient débarquer des troupes en Crète et hisser leurs drapeaux sur les rives de La Sude. Elles invitaient le gouvernement hellénique (2 mars 1897) à retirer ses troupes et son escadre, promettant de doter l'île d'un régime réellement autonome.

Le gouvernement grec déclara ne pouvoir accepter cette solution comme étant insuffisante. En même temps, pour se protéger contre toute agression de la Turquie, il faisait concentrer des troupes sur la frontière gréco-turque. De l'autre côté, la Turquie aussi envoyait des troupes. Rien que sur la frontière de Thessalie, il y eut une armée de 130.000 hommes sous le maréchal Edhem pacha. Elle était munie de canons Krupp, et un officier supérieur allemand, le général Grumbkow pacha, avec d'autres membres de la mission du général von der Goltz pacha, servaient d'instructeurs. La situation devenait ainsi de plus en plus tendue.

Le 5/17 avril, il y eut des engagements entre troupes grecques et turques tout le long de la frontière de Thessalie. Le même jour, la Turquie déclara la guerre à la Grèce. Les opérations militaires furent malheureuses pour la Grèce. La retraite générale de l'armée grecque commença le 13/25 avril. Tandis que la diplomatie des autres Puissances européennes travaillait pour faire arrêter les hostilités, l'ambassadeur d'Allemagne disait brutalement à Londres : « On doit aller jusqu'au bout et écraser complètement la Grèce. (E. Driault et M. Lhéritier : Histoire diplomatique de la Grèce, T. IV, p. 398).

Le 13/25 Avril, les troupes ottomanes, auxquelles Grumbkow pacha servait d'éclaireur, entraient à Larissa. Bientôt toute la Thessalie était occupée. L'armée turque marchait vers Lamia. L'opinion à Athènes était fortement irritée. Le cabinet Délyanni tomba. Un gouvernement sous Démètre Rhallys lui succéda. Il rappela les troupes grecques de Crète et demanda la médiation des Puissances.

Le 8 mai, la reine Victoria télégraphiait de Londres à l'empereur Guillaume — dont le beau frère le prince Constantin, était le généralissime de l'armée grecque — demandant avec insistance que l'Allemagne aussi intervint à Constantinople pour obtenir à la Grèce une suspension d'armes. Le 9 mai, la princesse Sophie, s'adressait elle-même à son frère. Elle le pressait d'arrêter l'effusion de sang, de hâter la médiation, de mettre fin au désastre. Après la décision de rappeler les troupes de Vassos de Crète, toutes les Puissances, même l'Autriche, s'estimaient satisfaites. L'Allemagne ne l'était pas. A la reine Victoria, à la princesse Sophie, Guillaume rappelait ses conditions inéluctables : la Grèce devait encore reconnaître l'autonomie crétoise.

Elle la reconnut. Stéphane Skouloudis, ministre des Affaires Etrangères, sur le conseil du ministre d'Angleterre, déclarait au baron von Plessen, ministre d'Allemagne : « ...je prends acte de la déclaration des Grandes Puissances du 2 mars, d'après laquelle elles ont résolu à doter la Crète d'un régime autonome absolument effectif et vous déclare au nom du gouvernement hellénique qu'il prend l'engagement de reconnaître le dit régime. » (10 mai 1897).

L'Allemagne ne pouvait plus retarder l'offre de médiation que le ministre de Russie devait faire au gouvernement grec. L'offre fut faite. Le gouvernement grec acceptait la médiation en vue d'obtenir un armistice. C'était le 14 Mai 1897. Jamais la Grèce n'avait vécu des heures aussi terribles depuis son indépendance. Mais l'Allemagne le voulait ainsi. C'était elle qui châtiât la Grèce pour défendre les intérêts des banquiers de Berlin, lésés par la suspension du service des intérêts de la dette publique grecque. C'est l'Allemagne qui obligeait la Grèce à se mettre à ses genoux. La Turquie, le Sultan Abdul Hamid II, n'était qu'un instrument du Kaiser.

Les pourparlers se traînèrent encore pendant

(*) Voir nos précédents numéros

quelques jours. Les conditions posées par la Turquie pour la conclusion de la paix étaient graves. Et l'Allemagne restait inexorable. Ce fut alors l'intervention personnelle du Czar, Nicolas II, qui produisit l'effet décisif. Il télégraphia au Sultan : « Les sentiments d'amitié qui nous unissent m'autorisent à faire appel à la magnanimité de Votre Majesté au moment où ses troupes viennent de remporter de brillants succès et à demander à sa générosité de mettre un terme à l'effusion du sang. Votre Majesté a bien voulu, dans son manifeste aux puissances lors de la déclaration de guerre, déclarer qu'elle ne poursuivait pas une œuvre de conquête. Je la prie de donner une preuve éclatante des idées de modération qui l'ont guidée en appliquant les principes qu'elles a posées et en acceptant la médiation des puissances. » (17 mai 1897).

Le Sultan répondit. Il consentit à la cession immédiate des hostilités. L'armistice fut signé le 20 mai, à 2 h. 30 après-midi, à Taratza, près de Lamia.

Le gouvernement ottoman ne manqua pas de proclamer au peuple turc le vrai motif de la suspension des hostilités. Dans le communiqué officiel paru dans les journaux turcs du 21 mai, il était dit : «...attendu que S.M. le Czar aussi, dans une dépêche personnelle à S.M.I. le Sultan recommanda la cessation de l'effusion de sang... »

L'auteur de la présente étude, alors rédacteur au « Moniteur Oriental » (« Oriental Advertiser ») journal anglo-français de Constantinople, cite ce passage, tel qu'il se le rappelle encore ayant lui-même traduit le texte turc du communiqué dont il ne peut avoir ici l'original.

Le traité de paix — qui ne nous intéresse pas dans le présent aperçu — fut signé à Constantinople le 22/24 décembre 1897 et les relations normales entre la Grèce et la Turquie furent reprises. Mais la question de Crète restait toujours ouverte. Les Puissances avaient promis de doter l'île d'un régime d'autonomie réelle.

La Russie voulait maintenant se prémunir contre l'Allemagne qu'elle trouvait partout devant elle. L'influence allemande devenant de plus en plus prépondérante à Constantinople, commençait à s'étendre sur l'Asie Mineure, tandis que, d'autre part, elle atteignait l'Extrême-Orient, la Chine par Kiao-Tchéou. Le moment de réagir semblait venir pour le gouvernement du Czar. Nicolas II ne se consolait pas de la détresse de son oncle, le roi des Hellènes Georges II; il ne pouvait plus résister aux instances de l'impératrice-mère, Maria Féodorovna, sœur du roi; il voulait faire quelque chose pour la Grèce ou plutôt pour sa dynastie. C'est dans ces circonstances, et tandis qu'on parlait dans certains milieux de confier le gouvernement de la Crète à un proche parent de l'empereur Guillaume, que la Russie prit

l'initiative de présenter le prince Georges de Grèce, second fils du roi, comme son candidat. Le jeune prince était alors âgé de 28 ans. Quelques années auparavant, faisant le tour du monde avec son cousin, le futur czar Nicolas, il avait eu la chance de soulever à celui-ci la vie en abattant d'un coup de grosse canne un Japonais fanatique, qui avait voulu tuer le jeune czarevitch, à Kioto (Japon). Depuis lors les deux cousins s'étaient liés d'une amitié intime.

Le 23 novembre 1897 déjà, dans un de ses entretiens avec le ministre des affaires étrangères de Russie, le représentant de la Grèce à Pétersbourg avait cru comprendre que le gouvernement impérial avait en vue la candidature d'un fils du roi des Hellènes. Bientôt, le ministre de Russie à Athènes s'adressa au roi Georges, comme chef de la dynastie grecque, afin de lui demander son consentement pour la candidature de son second fils. Le roi accepta après avoir pris l'avis de son président du conseil.

Quelques jours après, le 24 décembre, le gouvernement russe risqua à Berlin les premières aventures. Elles furent mal accueillies : l'Allemagne ne pourrait assumer les conséquences qu'aurait le succès d'une pareille candidature. Même refus à Vienne. Pour un instant on crut que le projet russe était abandonné.

En butte à l'opposition de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, et sans pouvoir compter sur aucun concours effectif, la Russie maintint quand même sa proposition : en dehors de la candidature du prince Georges, elle n'en accepterait aucune. « Mon souverain l'exige, et elle doit se faire », disait Michael Nicolaïévitch Mouraviev, ministre des affaires étrangères de Russie, à Alexandre Tombazis, ministre de Grèce à Pétersbourg (1).

Sans s'embrasser de maintenir le « concert européen », le gouvernement russe entreprit d'obtenir, à lui seul, l'adhésion du sultan de Turquie. Zinoviev, ambassadeur du czar à Constantinople, reçut l'ordre d'agir. Il commença par envoyer au palais impérial de Yildiz le premier drogman de l'ambassade, Maximow. Puis, le 14 janvier, il se présenta lui-même au sultan. Il y a lieu de noter ici que l'ambassadeur de Grande Bretagne à Constantinople faisait remarquer que des démarches isolées des ambassadeurs seraient contraires au principe du concert européen. Par contre Zinoviev déclarait : « Si la Russie veut rompre le concert européen et prendre ici une attitude énergique, elle a des moyens d'action suffisants pour imposer au sultan la candidature du prince Georges... et pour l'arracher à l'influence allemande ». (V. E. Driault et M. Lhéri-tier : « Histoire diplomatique de la Grèce », T. IV, p. 446).

1. Rapport grec de Pétersbourg, 12 Janvier 1898.

Quand le sultan se trouva devant la proposition russe, sans opposer un refus, s'en plaignit amèrement. D'après lui, « son consentement à cette candidature exaspérerait le monde musulman... » Il insista pour la nomination d'un sujet ottoman au gouvernement de la Crète et adressa même un mémoire au czar. En réponse, Zinoview fut chargé de signifier au sultan « que cette réponse avait étonné au plus haut point S.M. l'empereur... »

C'est le 19 janvier que le sultan avait demandé au czar de renoncer à sa proposition. Le même jour, le marquis de Salisbury, ministre des affaires étrangères britannique, proposa que les représentants des Puissances à Constantinople se réunissent de nouveau pour examiner les anciennes candidatures. Délibérément, la Russie refusa : « Dans les conjonctures actuelles, écrivait Mouraview à Zinoview, la Russie ne voit d'autre solution possible en dehors de la nomination du prince Georges de Grèce ou de l'annexion à la Grèce. Déclarez-le bien catégoriquement à l'ambassadeur d'Angleterre... » (2)

Les manœuvres diplomatiques continuaient : la Porte intervint encore auprès de la Russie. A la candidature du prince Georges, elle opposa celle de... von der Goltz-pacha, le général prussien qui venait de réorganiser l'armée turque... Cela sentait fortement Berlin et le prince de Bismarck. Le 23 novembre 1898, le sultan s'adressa de nouveau personnellement au czar. Rien n'y fit.

Le 26 novembre, les ministres des Puissances à Athènes, remirent au roi Georges un *pro-memoria* le priant de donner à son second fils l'autorisation d'accepter le mandat de haut commissaire des quatre puissances (Angleterre, France, Italie, Russie) en Crète. Le roi Georges et son fils répondirent en acceptant...

C'était le dernier service amical de la Russie à la Grèce. L'histoire n'en signale plus un autre.

XXXIII.

Changement de la politique russe. — La Russie contre la Grèce. — La question macédonienne.

La nomination du prince Georges de Grèce au poste de haut commissaire des Puissances en Crète fut la dernière fois où la Russie czariste intervint vigoureusement en faveur de la Grèce (1898). C'était pour des raisons dynastiques, mais aussi parce que la Russie continuait à boudier contre la Bulgarie, ouvertement inféodée au pangermanisme par la politique de son prince, Ferdinand de Cobourg, ancien officier de l'armée austro-hongroise.

La lutte de la politique russe contre ce prince et son premier ministre, Stefan Stambouloff continuait depuis l'élection de Ferdinand par l'Assemblée Na-

tionale bulgare (Narodna Sobraniyé), le 27/9 juillet 1887. La Russie ne voulut pas reconnaître cette élection, comme ayant été faite par une Assemblée illégalement constituée, et surtout parce que Ferdinand était un instrument de l'Autriche. Mais après la chute de Stambouloff (18/1 mai 1894) et son assassinat le 2/14 juin 1895, dans la rue Rakovsky, à Sofia, Ferdinand et son nouveau premier ministre, Constantin Stoïloff, suivirent une politique russophile. Et la réconciliation avec la Russie devint possible après la mort du Czar Alexandre III (18/1 novembre 1894) et surtout après le sacrifice confessionnel auquel consentit Ferdinand en faisant rebaptiser son fils, le prince héritier Boris (plus tard roi Boris I), selon le rite orthodoxe (2/14 février 1896).

A partir de ce moment la Russie reprend sa politique de protectrice des Bulgares, redevenus les frères-slaves les plus chers, bien que non-slaves, puisque, selon leurs propres aveux, ils appartiennent à la race mongole. La politique russe subit maintenant un changement complet.

Depuis 1897, la Russie avait cru nécessaire de s'entendre avec l'Autriche sur la question des Balkans. En vertu d'un accord intervenu en mai 1897, les deux empires convenaient de maintenir le *statu quo* dans les Balkans et, dans le cas où le maintien de l'état de choses existant deviendrait impossible, de régler ensemble les modifications qui devraient intervenir.

Dès ce moment, le comte Goluchowski, ministre des affaires étrangères austro-hongrois, préconisait une entente particulière à propos de la Macédoine, tandis que Michael Nicolaïevitch Mouraview, son collègue russe, aimait mieux attendre que le problème crétois fut réglé. A la fin de 1898, un règlement étant intervenu pour la Crète, sans que l'Autriche y eût pris part, le cabinet de Vienne devait se préoccuper d'autant plus de ne pas se laisser écartier de la question de Macédoine. C'était la question macédonienne en plein développement. Et la Russie, réconciliée avec la Bulgarie, prenait, dans cette question, fait et cause pour les Bulgares. Encouragée par la Russie, la Bulgarie fomentait des troubles en Macédoine. Le président du conseil hellénique avait raison de déclarer : « Voilà la question macédonienne ouverte ! » (3) A Constantinople même, c'était surtout de la Macédoine qu'on parlait. L'Autriche s'emploie avec la Russie à obtenir de la Turquie des réformes en Macédoine, pour ne pas laisser à la Russie le mérite de préparer seule la solution de la question macédonienne.

Il sort du cadre de la présente étude de parler ici de cette question qui occupa tellement la diplomatie européenne jusqu'aux guerres balkaniques. On la croyait réglée après les traités de paix de 1913 qui mirent fin à cette guerre. Pourtant, aujourd'hui,

2. V. E. Driault et M. Lhéritier op. cit. p. 447.

3. Rapport autrichien d'Athènes 6 Février 1899.

trente-quatre ans après, cette même question préoccupe non seulement les puissances européennes, mais encore l'Amérique. Nous avons seulement à dire que, dans cette phase de la question de Macédoine l'attitude de la Russie est nettement hostile à la Grèce, puisque favorable à la Bulgarie. Et pendant cette même période, l'attitude de la Russie est défavorable à la Grèce même dans la question crétoise.

Aussi voit-on, non seulement le roi Georges I, mais aussi le prudent Alexandre Zaimis, président du conseil de Grèce, prendre la Russie à partie. A l'entendre, le comte Mouraview se serait conduit comme un implacable ennemi de la Grèce : il aurait empêché l'annexion de la Crète à la Grèce : il aurait eu l'adresse de pousser en avant l'Allemagne qui ne cherchait qu'une occasion d'être agréable à la Turquie. Et maintenant, disait Zaimis, il encourage les Slaves balkaniques à s'avancer vers Salonique et vers le Mont Athos; il intrigue en Asie Mineure, et surtout en Palestine où il engage les Arabes orthodoxes à demander la création d'une Eglise nationale pour diminuer encore plus le prestige du patriarcat.

Effectivement, tandis que la Grèce et la Russie continuaient d'entretenir des relations diplomatiques normales en apparence, hellénisme et slavisme ne cessent de se combattre sur le terrain religieux, autour de sièges épiscopaux. La lutte devient si vive, que des manifestations antirusses ont eu lieu à Athènes même, tellement que le ministre de Russie se croit obligé d'intervenir et que la presse russe hausse le ton, le « *Novole Vrémia* » allant jusqu'à déclarer (25 décembre 1901) : « Si nous comprenons les Hellènes, nous estimons qu'ils doivent être classés parmi nos ennemis... comprenons une fois pour toutes que... le Grec est attaché à l'Anglais autant que le domestique à son maître... »

C'était en 1901. N'est-ce pas que la différence n'est pas grande avec les commentaires de 1947 ?

XXXIV.

La réconciliation russo-bulgare, fut le point de départ de l'action révolutionnaire des bandes bulgares en Macédoine qui, pendant plus d'une dizaine d'années mit cette province à feu et à sang.

Vers la fin du XIXe siècle l'agitation bulgare par l'Eglise et par l'école, qui se poursuivait depuis la création de l'Exarchat bulgare (1870), avait fini par perdre sa force d'action. L'Hellénisme gardait toujours ses citadelles tandis que les Serbes, qui s'étaient vus combattre même dans le diocèse ecclésiastique de Skoplje, gagnaient lentement du terrain. La population macédonienne était lasse des écoles bulgares où on n'enseignait que le fanatisme.

Un consul de Russie écrivait à ce sujet à l'ambassade de Russie à Constantinople :

« Les élèves en sortent illettrés mais profondément fanatisés par l'idée de la création d'une « Gran-

de Bulgarie » et de la persécution de ceux des Macédoniens qui ne veulent pas se dire Bulgares. Par contre les écoles grecques sont dignes d'éloge et d'estime, parce que leur personnel enseignant est composé d'hommes cultivés qui assument sérieusement leur tâche. » (4)

Les Bulgares finirent par reconnaître que la propagande pacifique ne pouvait plus être efficace. C'est ce que constatait un des principaux chefs de la propagande bulgare, D. Rizoff, alors agent commercial (consul) de Bulgarie à Thessalonique dans une lettre ouverte au prince Ferdinand de Bulgarie le 26 avril 1899. Le sens de ce document était que l'édifice bulgare, élevé en Macédoine par des moyens artificiels, était sur le point de s'écrouler, car il reposait sur un mensonge, c'est-à-dire sur la fausse assertion de l'existence, en Macédoine, de masses compactes de Bulgares (slaves). Pour prévenir une ruine complète, il fallait, disait Rizoff, recourir aux armes, car autrement la Macédoine serait à jamais perdue pour la Bulgarie.

L'insurrection artificielle de Macédoine, la terroisation par les bandes de comitadjis — c'est le nom qu'on donnait alors aux terroristes qu'on affuble aujourd'hui du titre de « guerrillas » ou du nom d'« armée démocratique » — se prépare. L'ère des crimes des bandes bulgares en Macédoine commence. Nous sommes bientôt en pleine période d'activité des bandes des comités anarchistes de Sofia dont les méthodes, les procédés et le programme sont calqués sur ceux des nihilistes de la Russie czariste. Leur but est double : exterminer les principaux membres des communautés grecques, tuer ceux qui ne veulent pas se dire Bulgares. Mais aussi exciter le fanatisme de la population musulmane au point de forcer celle-ci à sortir de sa réserve, provoquer ainsi des massacres et obliger la Russie à intervenir. C'est ce que reconnut Zinoview, ambassadeur de Russie à Constantinople. (5)

Des agents des comités panslavistes, ou plutôt panbulgares, mènent un travail d'agitation. Amphithéatrow, Bozin et autres parcourent la Macédoine et les journaux à Petersbourg et à Moscou travaillent l'opinion publique russe. Amphithéatrow écrivait :

« L'Exarchat est, en ce moment, un citron sans jus. Aujourd'hui il faut une action révolutionnaire, la terroisation... » (6)

Sous de telles inspirations, les comités révolutionnaires bulgares se livrent, en Macédoine, à cette série interminable de crimes qui forcèrent les Grecs

4 N. Dournovo (auteur russe). Le comité macédonien de Sofia et les panslavistes russes (édition grecque, Athènes 1912 p. 89).

5. Déclarations de Zinoview à Amphithéatrow, journaliste russe du parti panslaviste, citées par N. Dournovo.

6. N. Dournovo, op. cit. p. 32

et les Serbes à organiser leur défense. Les forfaits des Bulgares dépassent en horreur tout ce qu'on pouvait imaginer. En 1899, à Ghevghéli, un prêtre grec est attaché sur un arbre, trempé de pétrole et brûlé vif ! (7) Ce sont les évêques bulgares qui dirigent toute l'action criminelle des comitadjis. Ils le font avec tant de cruauté, que même Amphithéatrow, ne peut s'empêcher d'écrire :

« L'évêque bulgare de Skoplje Synessiye, est un criminel sanguinaire, un bachkatil. (8). Non seulement les Turcs, mais aussi les Grecs et les Serbes lui attribuent tous les assassinats politiques, si fréquents dans l'éparchie de Skoplje (9). La même opinion existe sur le compte de l'évêque de Velès, Maxim. Quant à un troisième évêque bulgare, celui de Stroumnitza, Gerassime, Amphithéatrow écrit : « Il est tellement chargé de crimes qu'il est un mystère comment il n'a pas été arrêté jusqu'à ce moment... »

La diplomatie européenne, s'émeut de cette recrudescence de la criminalité bulgare. Des avertissements viennent même de Petersbourg. Mais, à Sofia, on faisait la sourde oreille. Et le mouvement révolutionnaire qui devait se traduire par des attentats de dynamite ne tarda pas à éclater. Il commence par une explosion de bombe à bord du paquebot français « Guadalquivir », en rade de Salonique, et par des attentats dans la ville même. Voici comment la nouvelle est donnée par le consul de France :

« Salonique, 30 avril (1903)

« Une explosion eut lieu avant-hier à bord du vapeur français « Guadalquivir » : un engin fut déposé dans le bateau par un révolutionnaire bulgare qui vient d'être arrêté. Cette explosion paraît faire partie de tout un plan d'attentats du même genre. Hier soir, vers huit heures, on fit sauter un dépôt de pétrole et la conduite principale du gaz. Aussitôt après, l'obscurité étant faite, des bombes furent jetées dans trois cafés; à la Banque Ottomane, une mine causa une explosion formidable. La Banque s'est effondrée en partie sur le club allemand où plusieurs Suisses, Autrichiens et Allemands, parmi lesquels le gérant du consulat d'Allemagne, furent tués... Les anarchistes bulgares tentèrent ensuite à faire sauter plusieurs églises et maisons grecques, le théâtre de la ville, l'hôpital allemand, la poste ottomane, le train venant de Constantinople... » (10)

Voilà par quels actes a commencé la prétendue « grande révolution » du... peuple bulgare dans une ville où il n'y avait point de Bulgares.

En même temps, des bandes bulgares, armées et organisées à Sofia, où siégeait alors leur direction centrale sous le nom de « Comité macédo-andrino-politain » (makedonski-odrinski), sont lancées dans

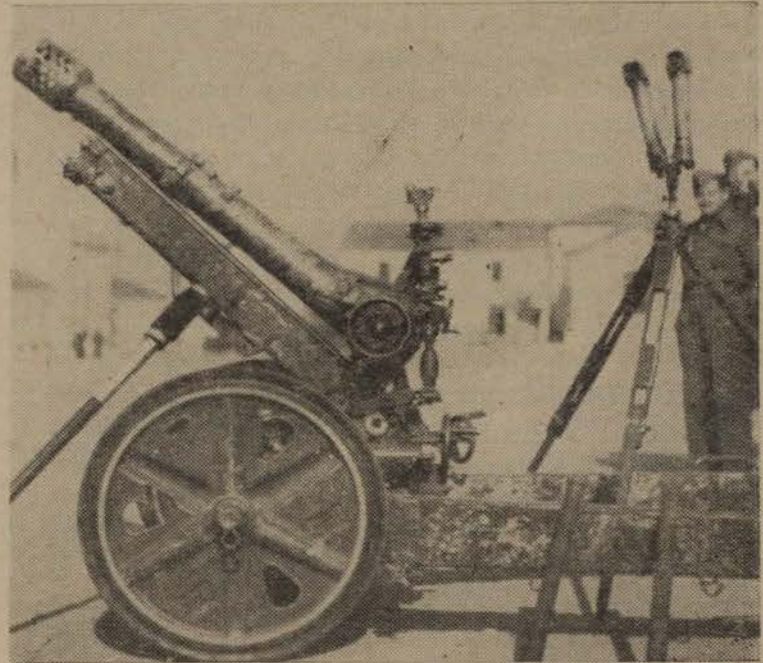
tout le pays, des rives de la Mer Noire au golfe de Salonique et aux confins albanais. Les assassinats se commettent surtout au détriment de la population grecque. D'après une liste officielle, le nombre des Grecs tués dans le vilayet de Monastir et dans une partie du vilayet de Salonique fut de 336.

Telles sont les origines du drame macédonien qui agita cette malheureuse province pendant tant d'années et qui offre tant de similitude avec les événements actuels dont la Commission d'Investigation de l'ONU vient de trouver les causes dans le travail d'agitation et dans l'assistance que les « comitadjis » anarchistes d'aujourd'hui trouvent au nord de la Grèce.

N. Moschopoulos

(à suivre)

LE TROPHEE DE THESSALONIQUE



Les rebelles Slavo-Communistes subissant journellement des revers essayèrent de terroriser la population de Salonique en lançant quelques obus par le canon Skoda ci-haut.

L'Armée Nationale se mit immédiatement à leur poursuite les encercla et les écrasa totalement tuant la plupart, faisant prisonniers le reste et capturant leur canon.

Poursuivant leur action sauvage les bandits de Marcos procèdent à une rafle d'enfants grecs les emportant en Albanie, Yougoslavie et Bulgarie, pour y compléter leurs études.

Ce nouveau crime auquel se livrent les voisins du Nord de la Grèce doit être compris parmi ceux de l'infraction à la paix et à la sécurité.

L'archevêque-Primat d'Athènes, les intellectuels Hellènes, toutes les associations ont protesté auprès de l'O.N.U., et il est permis d'espérer que des mesures très sévères et définitives seront prises par elle pour arrêter cette action criminelle contraire à tout principe humanitaire

7. N Dournovo, op cit. p. 85.

8. Bachkatil est un mot turc qui signifie archi-massacreur.

9. N Dournovo, ibidem p 106.

10. V. pour tous ces attentats les Livres Jaunes français et les Blue Books britanniques de l'année 1903

LA VIE ARTISTIQUE

ANDRE DUNOYER DE SEGONZAC

Un article inédit de CHARLES KUNSTLER

Depuis trente ans et plus que certains s'efforcent de dématérialiser la nature et de cérébraliser l'art, il est des peintres, épris de la beauté des formes, qui se plaisent à garder la pureté de leur vision. Dunoyer de Segonzac est un de ceux-là.

Ce grand peintre est né le 6 juillet 1884, à Boussy-Saint-Antoine, dans la Seine-et-Oise, où sa famille possédait une belle maison, une ferme et des terres. Une petite rivière, l'Yerres, traversait ce domaine, où Segonzac vécut une partie de son enfance. C'est à Boussy qu'il passait ses vacances de Pâques. Il y apprit — lui-même l'avouera plus tard, « à aimer la belle campagne de l'Île-de-France, ses rivières et cette charmante nature du début du printemps »...

Il fit ses études secondaires à Paris, au lycée Henri IV. En novembre 1901, il entra dans l'atelier d'un peintre célèbre, Luc-Olivier Merson. Peu satisfait de son enseignement, il choisit comme maître Jean-Paul Laurens. En 1905, il hanta l'Académie libre de la Palette, où les peintres Desvallières, Charles Guérin et Jacques Emile Blanche corrigeaient les essais des débutants.

L'année suivante, résolu à travailler seul, Segonzac loue un atelier rue Saint-André-des-Arts et se met à peindre des natures mortes. Indifférent aux théories en faveur chez les jeunes peintres de son temps, il travaille plusieurs mois sur la même toile. Si l'on ne peut nier qu'à ses débuts il subit l'influence de l'Impressionnisme, il faut ajouter que ce ne fut que pour peu de temps et qu'il se proposa toujours d'affirmer sa personnalité. De là ces empâtements qui donnent une densité, une saveur si particulières à ses tableaux et qui sont le résultat d'efforts constants de la part d'un peintre dont la robuste sensualité ne se contente pas d'à peu près.

Au surplus, ces épaisseurs, ces couches de couleurs dont Segonzac recouvre sa toile, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le ton qu'il cherche, — le ton juste — ces tâtonnements, ces expériences successives n'alourdissent pas sa peinture, ne la rendent jamais opaque; car il en gradue savamment l'éclairage.

* * *

Au printemps de 1908, Segonzac se rend dans le Midi de la France, sur la Côte d'Azur, à Saint-Tropez. C'est dans ce joli port, qui n'était pas alors à la mode, qu'il fit ses débuts de paysagiste. Il en rapporta deux marines et une étude de nu qu'il exposa au Salon d'Automne.

En 1910, après un voyage en Italie, qui n'altère pas sa vision, il s'installe à Villiers-Adam, petit village de l'Île-de-France où il peint deux toiles qui seront très remarquées : « le Village » et « les BuvEURS ». La facture de cette dernière composition rappelle la manière robuste et sombre de certains Courbets plutôt que le « chromatisme subtil et chatoyant » des « Joueurs de Cartes », de Cézanne, auxquels on l'a souvent comparée. Au reste, cette œuvre, d'une facture si originale, séduit avant tout par le sentiment d'humanité, par l'émotion qui s'en dégage.

Segonzac s'est toujours trouvé plus à l'aise devant les aspects de l'Île-de-France que devant ceux de la Provence. Il se plaît surtout sur les bords de l'Yerres, de la Seine, de la Marne, de l'Oise, du Morin, et nombreux sont les paysages de rivières dont il excelle à rendre la fluidité des eaux, le moelleux des rives herbues, la majesté des grands arbres qui s'y mirent.

En 1913, outre deux beaux paysages : « La Route de Chaville » et « L'Été », il peint deux natures mortes qui sont deux chefs-d'œuvre : « le Déjeuner sur l'Herbe » et « la Cruche ». Réduits à leurs formes essentielles, les objets qui composent ces toiles ont la plénitude, la densité, la riche matière des poteries vernissées et des émaux. Elles nous charment aussi par la sincérité de la vision, l'accord parfait entre la réalité profonde et l'expression, et plus encore, peut-être, par la poésie qui en émane.

La guerre surprend Segonzac à Saint-Tropez. Mobilisé au début d'août 1914 comme sergent d'infanterie, il prend part à divers combats autour de Nancy et du fort de Troyon, puis au Bois-le-Prêtre. Versé dans le camouflage, en juillet 1915, il commande, comme sous-lieutenant, la section de camouflage de l'artillerie de la III^{ème} armée; et son sang-froid et son courage lui valent la croix de guerre avec quatre citations.

La paix signée, il reprend son activité. Il s'intéresse aux simplifications des cubistes, mais ne s'y attarde point. Il y a en lui un trop grand amour de la vie et trop de belle humeur, un trop grand besoin d'épanchement, pour accepter les règles étroites et le formalisme d'un nouvel évangile pictural. Son art est à l'image de son physique, de son esprit et de son caractère, sensible, robuste, sain, cordial et généreux, souriant et pourtant grave.

* * *

De 1920 à 1939, dans cette période si tourmentée et si féconde de l'entre deux guerres, Segonzac illustre de dessins, d'eaux-fortes ou d'aquarelles, « les Croix de Bois », et « le Cabaret de la belle-femme », de Roland Dorgelès; « Bubu de Montparnasse », de Charles-Louis Philippe; « l'Education Sentimentale », de Flaubert; « la Treille Muscat », de Colette; « les Contes du Jour et de la Nuit », de Maupassant; et, pendant plus de dix-huit ans, de 1927 à 1945; il travaillera à ces admirables « Géorgiques », dont les 116 eaux fortes constituent son œuvre la plus émue et la plus frémissante.

On a opposé la « matérialité pesante » de sa peinture à l'écriture légère, rapide, aiguë de ses dessins; à la fougue de ses croquis, qui lui a permis de traduire avec tant de vérité le mouvement dans ses « Combats de Boxe »; à la fluidité de ses aquarelles et de ses lavis, dont la mise en page, les taches superposées avec franchise, les effets de lumière et la grandeur des formes appellent parfois la comparaison avec des pages célèbres de Claude Lorrain et de Jongkind.

* * *

De 1908 à 1922, Segonzac a exposé des natures mortes, des nus et surtout des paysages, au Salon d'Automne et au Salon des Indépendants. Mais, à partir de 1924, c'est surtout dans des galeries particulières ou dans de grandes manifestations artistiques qu'il présentera ses œuvres au public.

Sa notoriété date du jour où il exposa « les Bu-

veurs » (1910). Sa réputation fut consacrée, en France et à l'Etranger par les applaudissements qui accueillirent successivement « le Déjeuner sur l'Herbe », « la Route de Chaville » et « la Nature Morte à la Cruche » (1913), la « la Nature Morte au Chou », « le Printemps », « la Rivière » (1920), « la Nature Morte à la Bouteille » (1922), « la Route de Crécy » (1925), « les Canotiers sur le Morin » (1925), « le pont de Joinville » (1927), « le Nu Bleu » (1936), « le Printemps en Provence » (1936), « La Moissonneuse » (1937)...

Toutes ces peintures, ainsi que d'admirables aquarelles, eaux-fortes et dessins sont à l'honneur, aujourd'hui, dans des collections particulières ou dans les principales galeries publiques de la France, de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis, du Danemark, de l'Italie, de la Yougoslavie, du Japon.

La participation de Dunoyer de Segonzac à l'Exposition de Pittsburgh (U.S.A.), en 1933, lui valut le Grand Prix Carnegie. L'année suivante, à la « Biennale » de Venise, Segonzac reçut la grande médaille d'or décernée par le Collège de l'Académie Royale de Florence.

Ajoutons que, parmi les ouvrages qui ont été consacrés à l'artiste et à son œuvre, les plus compréhensifs sont, assurément, ceux de René Jean (Edition de la N.R.F., Paris, 1922) de Claude-Roger Marx (Edition Crès, Paris 1925); et de Paul Jarnot (Edition Floury, Paris 1941).

Charles Kunstler

CHAGALL

Deux articles inédits de RAYMOND COGNAT

Le Musée d'Art Moderne a décidé de consacrer régulièrement des expositions aux meilleurs peintres contemporains. Il est bon qu'un hommage officiel soit ainsi rendu à des artistes vivants et permette au public d'apprécier un ensemble pour mieux juger de l'apport de ceux dont la réputation fait le prestige de l'art d'aujourd'hui sans qu'on en connaisse toujours très exactement les différents aspects.

On ne saurait trop féliciter les organisateurs d'avoir inauguré leur programme par une exposition de Chagall; c'est fort à propos rendre hommage à un artiste qui joue dans l'histoire de ce que l'on a appelé l'« Ecole de Paris », un rôle essentiel. Une telle manifestation se prête, en effet, à de multiples significations : avant tout elle apporte au public parisien un ensemble d'une importance et d'une qualité exceptionnelles. Elle montre aussi comment ladite Ecole de Paris a su adopter des tempéraments très divers, sans leur faire perdre leur caractère individuel et même sans les amputer de ce qu'ils peuvent

avoir d'ethnique, voire de national. Car bien qu'il vive en France depuis quelque trente ans (exception faite pour les années d'occupation allemande qu'il dû passer partiellement en Amérique), Chagall n'a rien perdu de son caractère slave, ni rien gagné d'un pseudo snobisme parisien. Enfin, cette exposition, par son charme et sa fraîcheur spontanée, fait justice des stupidités répandues naguère par les théories nazies sur l'art dégénéré et sur le racisme.

L'ensemble de l'œuvre de Chagall donne avant tout une étonnante leçon de liberté. Dans un temps qui semble n'être préoccupé que de progrès social, de métaphysique ou d'amélioration mécanique, elle apparaît non pas comme un anachronisme, mais comme une protestation par la féerie de ses couleurs, autant que de l'imagination du peintre. Elle se situe en dehors même de ce temps auquel elle semble étrangère; mais c'est justement dans la mesure où elle a pu éclore sans avoir besoin de se soumettre aux préoccupations extérieures, qu'elle est typique-

ment représentative d'une époque qui a accepté toutes les possibilités, époque qui, par son égoïsme et son indifférence, a laissé à chacun sa liberté de tous les choix, aussi bien celui du sujet que celui des moyens d'expression.

Chagall a su en profiter et triompher parce qu'il avait en lui un rêve de fraîcheur qui ne s'est jamais interrompu à travers toutes les évolutions de sa technique ou de son style. On retrouve toujours la même magie, la même indifférence devant les réalités matérielles. Les êtres, ou les choses, n'ont ni poids ni corps, mais une âme; les animaux conservent dans leurs yeux le regard étonné des enfants à qui l'on conte une belle histoire; les bouquets sont pleins de tout un monde de personnages extraordinaires; les oiseaux et les amoureux y vivent côte à côte de la même vie contemplative et indifférente à nos préoccupations. Les maisons voguent dans l'air comme des nefs magiques sur des mers enchantées.

Le même univers mélancolique, un peu douloureux parfois, mais toujours empreint d'une étrange poésie, vit dans l'œuvre de Chagall, depuis sa jeunesse. Seule peut-être la couleur marque différents temps : celle d'autrefois est plus violente, celle d'aujourd'hui plus subtile. Alors qu'autrefois elle s'organisait en larges taches, en grands à plats, en oppositions de rouges vifs et de bleus ardents, elle s'irrise aujourd'hui dans un halo plus vaporeux, dans une atmosphère plus mouvante. Les séductions populaires de l'imagerie sont remplacées par le scin-

tillement des pierres précieuses, faisant naître peu à peu une manière de féerie céleste où rien n'est inerte ou insensible.

Par son refus du réel, on a pu faire de Chagall un des créateurs du surréalisme; mais alors que le surréalisme conduit généralement dans un monde inquiétant, peuplé de fantômes douloureux, un monde où l'on ne pénètre qu'avec angoisse et dont on a hâte de sortir, celui de Chagall, au contraire, offre d'inépuisables séductions que l'on n'a nulle envie de refuser lorsqu'on a commencé de subir son charme.

Si l'on a pu accuser l'art français, depuis quelque quarante ans, de s'enfermer dans des doctrines esthétiques et de n'autoriser les artistes à s'épanouir que dans les limites de ces doctrines, l'art de Chagall apporte à de telles affirmations un démenti total. En fait, il ne se rattache à rien; il ne connut nul imitateur; nul système n'est parti de lui. Il est une des preuves d'épanouissement individuel qui fut possible grâce à l'atmosphère d'enthousiasme et de ferveur dans laquelle purent se développer les tempéraments les plus contradictoires. Il est l'exemple de la curiosité multiple d'un public plus avide de connaître et d'approuver que de critiquer et de refuser; et même si le snobisme y fut pour quelque chose, il prouve combien ce snobisme fut fécond, puisqu'il apporta à Chagall, artiste pur et candide, s'il en fut, une gloire que d'aucun croyaient ne pouvoir être obtenue que par l'intrigue et l'arrivisme.

Raymond Cogniat

LIMOUSE

Après un séjour de quelques mois au Maroc, le peintre Limouse, rentré en France, expose quelques-unes des toiles qu'il en rapporte. Cette manifestation dépasse singulièrement l'intérêt d'une simple exposition particulière, ou même le résultat d'un séjour de vacances. Il s'en dégage une leçon dont le sens a d'autant plus d'importance qu'elle se produit en un moment où l'opposition entre les différentes tendances de la peinture contemporaine est plus affirmée que jamais. Ce que nous dégagons, avant toute chose, de cet ensemble, c'est que Limouse, sans rien sacrifier du sujet, sans ignorer les innombrables séductions qu'offre l'Afrique du Nord et ses thèmes trop pittoresques, a su échapper à ce pittoresque pour ne retenir que l'essentiel et le traduire avec des moyens plastiques de peintre. Il s'amuse à regarder l'anecdote qu'on lui montre, mais il n'en est pas pour autant détourné de l'objet de son art; la représentation qu'il en donne dépasse de beaucoup le caractère anecdotique.

Il évite ainsi le danger dans lequel tombent le plus souvent les peintres orientalistes. Certes, il y

a déjà un siècle, Delacroix avait prouvé qu'on pouvait, s'inspirant de l'Orient, ne pas renoncer à l'art de peindre. Mais depuis cet illustre exemple, que d'erreurs, que d'illusoires fantaisies ont égaré les peintres et fait de leur vision un académisme où la peinture ne tient pas une grande place.

C'est que pour retrouver l'essentiel et les éléments d'art authentiques, il est nécessaire que l'artiste parvienne à se dégager complètement de ce pittoresque qui est justement ce qui, d'abord, retient son attention. Si Limouse a réussi à conserver sa liberté de peintre devant les séductions faciles, il le doit, certes, à ses grandes qualités d'artiste, mais peut-être aussi au fait qu'étant originaire d'Algérie, ces séductions ne lui ont pas apporté autant d'imprévu qu'à un peintre né en France et qu'il sait mieux ainsi se libérer de leur emprise.

Quoiqu'il en soit, il est certain que son œuvre, si exacte soit-elle, conserve une authenticité qui s'impose sans discussion mais sans facilité.

Ayant constaté ce fait, nous pouvons tirer la seconde leçon de l'œuvre de Limouse, celle-là d'ordre

purement plastique. Si l'on regarde cette œuvre avec le même souci d'objectivité, le même détachement devant le thème que pour une œuvre d'art abstrait, on s'aperçoit combien l'apport de cet artiste est personnel et essentiellement pictural. On pourrait, le jugeant, ne considérer que la matière et l'intensité des couleurs, l'élégance des arabesques et l'affirmation du dessin; ainsi le jugement que l'on formulerait ne serait pas sensiblement différent de celui que l'on peut émettre en tenant compte du sujet représenté. C'est qu'en toutes circonstances Limouse est avant tout peintre; s'il représente une foule, il l'ordonne dans son rythme de mouvement de foule, dans sa signification humaine, mais aussi dans l'organisation purement linéaire ou colorée de son dessin et de ses couleurs.

Ce n'est pas par souci de représentation exacte si les ombres de tels vêtements blancs sont vertes, si tel visage à contrejour est plus sombre que tel autre, si les rouges trouvent des correspondances complémentaires dans des volumes verts analogues, ou des orangés dans des bleus, mais bien parce que ces couleurs, avec leurs contrastes et leurs harmonies, lui sont nécessaires dans la composition générale qu'il construit et dont le thème n'est, en vérité, qu'un prétexte. Prétexte de choix qui l'entraîne à des accords plus subtils, lui suggère une invention plus riche et plus variée, que si elle ne trouvait qu'en elle-même ses seules ressources.

L'art de Limouse, si lié soit-il au réel, n'est pas un art réaliste, mais une transposition volontaire où, dans chaque détail, on sent la présence de l'artiste et sa vision personnelle. Son exemple n'est certes pas isolé et, notamment, dans sa génération, plu-

sieurs peintres ont réussi à vaincre d'analogues difficultés; peu l'ont fait avec une habileté aussi simple, aussi pure, mais surtout ceux qui l'ont réussi ne l'ont pas tenté dans des conditions aussi difficiles et avec un sujet aussi exigeant que les paysages de l'Afrique du Nord.

Peut-être la réussite de Limouse parviendra-t-elle à libérer ce thème de ses conventions, de tout ce qui le rendait impossible et inabordable pour les peintres contemporains. Ce faisant, Limouse n'a cependant pas esquivé la difficulté, ni camouflé le sujet. Précisions : lorsque Marquet peint Alger, il ne tombe certes pas dans le pittoresque, mais il peint Alger avec les mêmes yeux que Paris; il ne montre ni surprise, ni révélation, il reste simplement lui-même. Au contraire, lorsque Limouse découvre le Maroc, c'est réellement le Maroc qu'il nous restitue avec son soleil, ses fêtes somptueuses, ses foules bariolées. Ainsi nous donne-t-il l'impression de revenir enrichi de plus de lumière, de couleurs plus éclatantes, ouvert à un monde somptueux dont il saura se servir sans en être devenu l'esclave.

Dans son passé on pressentait bien le goût d'un tel éblouissement, le besoin de vivre dans la lumière, de situer des objets dans l'espace, dans une atmosphère sans ombre, d'aboutir ainsi à une manière de peinture pure qui rejoint les théories abstraites sans paraître s'y soumettre. L'aboutissement qu'il nous propose aujourd'hui, confirme cet acheminement et le réalise avec une intensité qui est l'affirmation, dès maintenant, des dons indiscutables, beaucoup plus qu'une vague promesse pour l'avenir.

Raymond Cogniat



Paysage — Bois gravé de Galanis.

LA VIE MUSICALE

SOUVENIRS SUR DARIUS MILHAUD

Un article inédit de CLAUDE ROY

La vie s'amuse de nous. Elle réalise nos songes, et pourtant les déforme. On rêve très longtemps d'un jour, de sa lumière. Il vient enfin : on ne le reconnaît pas. Il accomplit ce qu'on en espérait, et pourtant il nous laisse si tristes, et déçus. Depuis des années, chacun de nous a nourri son espoir d'images merveilleuses. Mais les images que nous propose le destin sont rarement merveilleuses. Apprendre à vivre, c'est peut-être apprendre l'art d'être déçus.

Ainsi du retour de Darius Milhaud à Paris. Nous y pensions souvent, il y a deux ans, auprès du musicien, entre sa femme et son fils, dans le charmant exil californien de Mills Collège. Milhaud venait d'écrire « Suite Française », une œuvre toute chargée de nostalgie et de tendresse, de soleil provençaux et de nuages gris perle dans le ciel de Paris, le poème de l'amitié d'un homme de génie et de sa patrie. Daniel Milhaud, qui a dix-sept ans, peignait. Madeleine Milhaud récitait à quelques étudiantes de San Francisco ou de Milwaukee un poème d'Apollinaire. Les mains de Darius caressaient le piano. « Vous verrez, disais-je, quel instant merveilleux sers celui de votre retour en France, lorsque vous reviendrez tout chargé de chefs-d'œuvre inconnus et de partitions. Tous vos amis, ceux que vous connaissez et ceux qui vous connaissent, mais dont vous ignorez les visages, tous vos amis seront là quand, pour la première fois après tant d'années, vous remonterez à Paris au pupitre. Il y aura tant d'applaudissements dans l'orchestre, et dans la salle un tel tonnerre pour vous saluer, qu'il vous faudra attendre un long moment avant d'attaquer la première mesure du morceau... »

Cette soirée, dont nous caressions en imagination les détails, elle est venue enfin. Rien n'y manquait, ni les amis accourus ni une foule très émue, ni l'ouragan d'acclamations, ni la moisson de chefs-d'œuvre « en première audition à Paris ». Rien. Mais Darius Milhaud n'était pas là, hélas. Terrassé par la maladie, c'est dans sa maison natale d'Aix-en-Provence qu'il a écouté, à la radio, l'Orchestre National dirigé par Roger Desormière interpréter ses deux dernières symphonies, les marches « In Memorium » et « Gloria Victoritus », et l'étourissant « Carnaval d'Aix ».

Dans la grande salle du théâtre des Champs-Élysées, nous pensions tous à vous, ce soir-là, cher Darius. En écoutant votre sublime « Deuxième Sym-

phonie », je vous revoyais en train de l'écrire, à Mills Collège, dans la petite maison cage-à-mouche dont les vastes fenêtres laissaient échapper un bourdonnement joyeux, une maison si loin de France, une maison pourtant où la France était si tendrement vivante...

La maison des Milhaud à Oakland : un cube de papier blanc et de verre posé sur une colline, entre un « Campus » de collège américain rempli de jeunes filles et d'eucalyptus, et une ville neuve et banale, qui se déroule jusqu'à la baie de San Francisco. Là, tout d'un coup — c'est le Pacifique — la cité oublie ses asphaltes et son ciment. Il n'y a plus que le sable et les flots. Un oiseau-mouche de toutes les couleurs, un oiseau-mouche polytonal comme la musique de Milhaud, joue à être flèche de lumière vive dans le jardin qui s'éparpille autour de la maison. Il fait très chaud, très clair et très heureux, plus chaud qu'à Paris, brumeux aujourd'hui au dehors. Mais le soleil et sa chaleur, votre musique nous l'apporte ce soir à Paris, tandis que les hautbois introduisent le troisième mouvement de votre symphonie, dont la mélancolie va s'apaiser dans le climat allègre et serein du quatrième mouvement et de l'« Alleluia » final.

Toutes les mains crépitent dans le vaisseau noyé de pénombre. L'annonceur approche du micro : « L'Orchestre National, sous la direction de Roger Desormières, interprète maintenant... » J'espère que vous sentez paisiblement bruire jusqu'à votre lit la rumeur de Paris qui vous salue.

Et tandis que le Carnaval d'Aix dénoue à travers l'orchestre son cortège de joie, je revois le visage de mon ami le musicien. C'est un homme grand et gros, il a l'air de jaillir du sol comme le Balzac de Rodin, et quand il marche, appuyé sur ses cannes, elles font penser à des échafaudages de sculpteur. Il a des cheveux extraordinairement noirs et très désobéissants, et un des plus beaux visages que j'aie jamais rencontrés. Quand on essaie de voir d'où vient sa beauté, on s'aperçoit que ce n'est pas tellement de la masse lourde, carrée, du visage, de toute cette architecture de style « homme-génial-et-puissant », que vient à Milhaud cette silhouette inoubliable. Mais plutôt, que ses yeux et sa bouche ne disent pas exactement la même chose. La bouche est belle, un peu amère et désabusée, la bouche d'un homme qui a le sentiment de la tristesse des choses et de la brièveté de la vie. Les yeux sont très noirs,

très brillants, très allègres. Et très bons. C'est cela, ce contraste entre le regard et la bouche, qui donne à Milhaud cette forte et calme présence. Il est un homme qui a mesuré le néant et la douleur, et qui — pourtant — sait préserver en lui et dans son œuvre les vertus de l'enfance, de la joie, de la poésie.

Enfance, joie, poésie, elles tressent sur l'estrade où, ce soir, Desormières soulève l'orchestre, leurs fils dorés et magiques. Le génie de Milhaud, si varié, si abondant, de si large ouverture, se nourrit toujours aux sources de la générosité et de la tendresse. Et c'est cette ressource qui donnait, l'an dernier, à son exil américain, sa fécondité et sa beauté. Qui faisait de la demeure de ces trois Français absents de France depuis sept ans, un vrai foyer : un lieu d'où vraiment l'on s'approche comme d'un feu, tendant les mains, et les sentant se réchauffer, en même temps que les découvrant roses et presque transparentes.

La maison des Milhaud en Amérique, comme aujourd'hui, leur « mas » d'Aix-en-Provence, où le premier étage de leur appartement parisien, Boulevard de Clichy, au-dessus de la place Pigalle, était toujours pleine de musique et de rumeurs. Il y avait des disques qui tournaient, un piano qu'on effleurait, une radio entr'ouverte qui apportait des nouvelles de France, des visiteurs qui entraient, sortaient, riaient, mélangeant l'anglais et le français, et qui, venant saluer un musicien, emportaient l'image d'un grand homme, d'une heureuse famille française. Je revois cette soirée où le poète John Gould Fletcher avait prié Madeleine Milhaud et Darius de lui

offrir un double récital : de poèmes, et de musique. Madeleine récitait avec une discrétion mélodieuse « Hérodiade », « La Chanson du mal Aimé ». Darius faisait tourner les disques de ses œuvres. Les mots de France s'enlaçaient à travers la musique de France, les vers d'Apollinaire traversaient dans l'esprit des auditeurs les mesures de son « Suite Française », que le compositeur écrivit en songeant à la patrie menacée, indéfaite et lointaine :

Je ne veux jamais l'oublier,
Ma colombe, ma blanche rade,
Mon île au loin, ma Désirade,
Ma rose, mon giroflier.

Il l'a retrouvée aujourd'hui, la blanche rade si longtemps rêvée, si longtemps désirée. Le « Te Deum » qui terminera la « Troisième Symphonie », il nous semble ce soir l'entendre à la fois comme l'hymne de reconnaissance des Français à la paix reconquise, et comme le chant de grâces de Darius Milhaud à sa patrie retrouvée. Ce soir, Milhaud n'est pas, comme nous l'avions souhaité, au milieu de l'orchestre, pour recevoir l'hommage de ses amis, de Poulenc, de Roland-Manuel, de Paris qui ne l'a pas oublié. Et pourtant il n'est pas si loin de nous, sa musique nous assure de sa présence, comme elle nous en assurait tandis que nous l'écoutions aux radios de New-York ou de Londres, ou sur les phonos, au temps de son exil et de notre nuit. Un homme de génie, un homme de cœur, comment jamais le croire absent ?

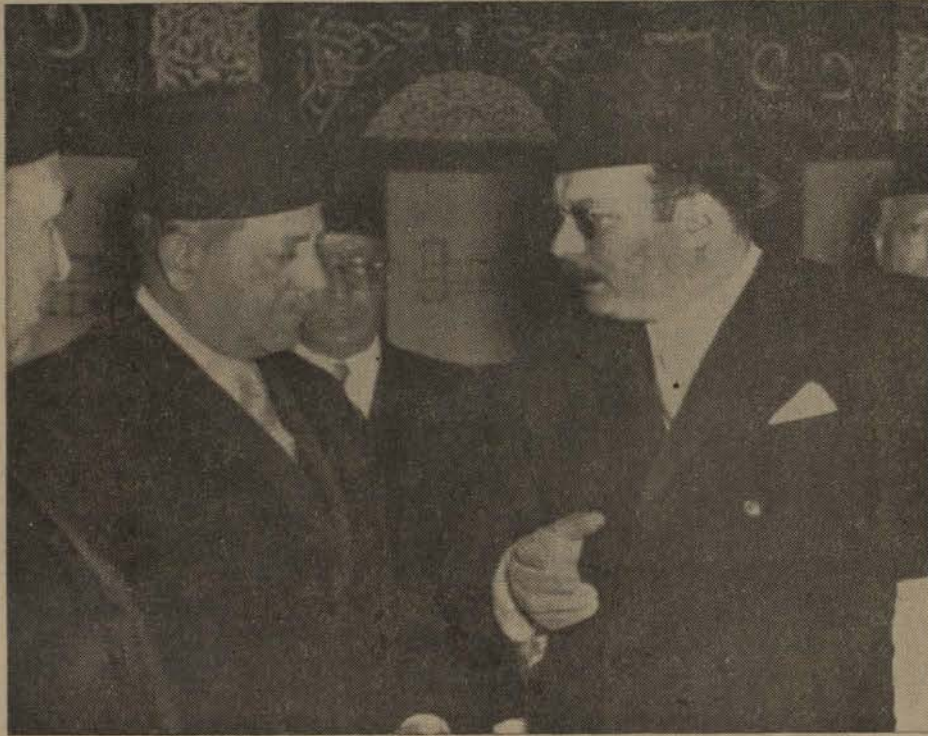
Claude Roy



S.A. le Prince Abdel Moneim accompagné de son épouse à St. Moritz où il assista aux Jeux Olympiques.

Le Monde Officiel et Diplomatique

SA MAJESTE LE ROI POSE LA PREMIERE PIERRE DU LABORATOIRE FAROUK 1er



S.M. le Roi posa le 19 Février la première pierre du Laboratoire. Entourant l'Auguste Souverain, on reconnaît S.E. Tewfick Choucha pacha, sous-secrétaire d'Etat à l'Hygiène Publique, S.E. Ibrahim Abdel Hadi pacha, chef du Cabinet royal et S.E. Nokrachi pacha, Président du Conseil.

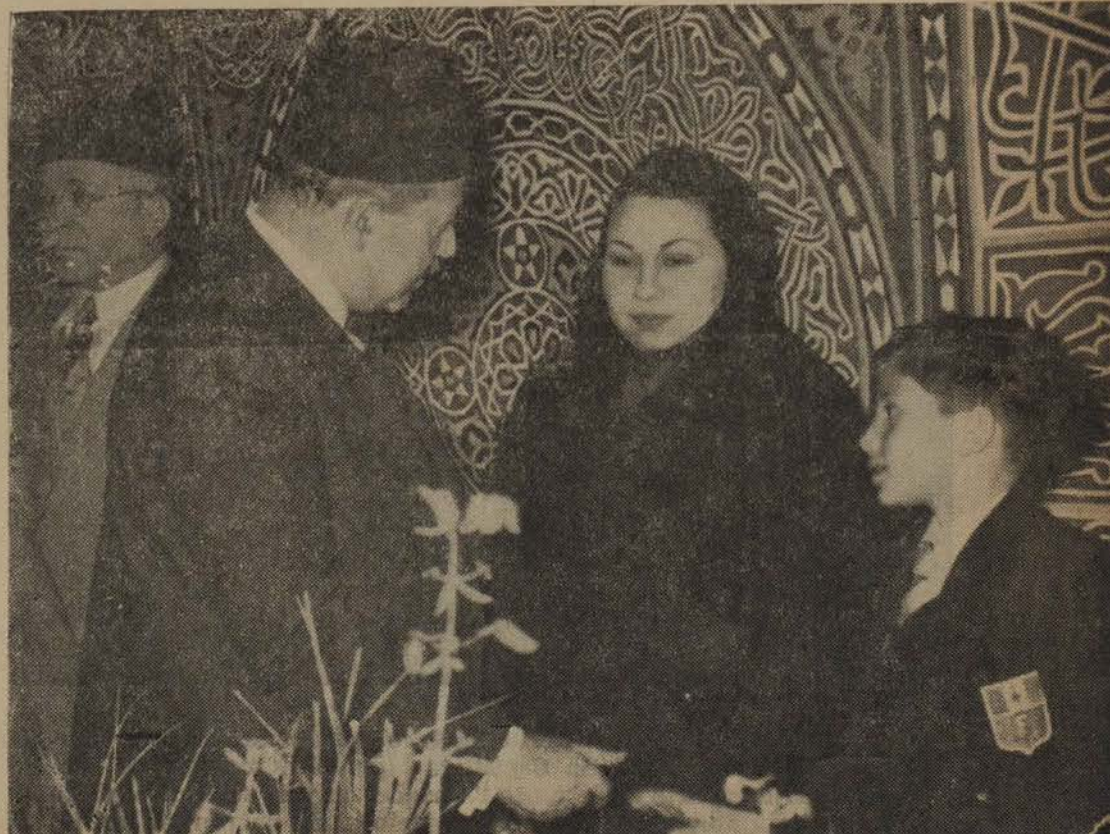
LE NOUVEAU MINISTRE D'ETHIOPIE

Le fitaorari Taffessa Hapté-Mikael, nouveau ministre plénipotentiaire d'Ethiopie au Caire, est arrivé venant d'Addis-Abéba, par la voie des airs. Il a été salué à l'aérodrome Farouk 1er par Midhat bey Ziwer, sous-chef du Protocole et par le personnel de la Légation.

Le fitaorari est une des personnalités les plus marquantes et les plus en vue de l'Ethiopie contemporaine. Descendant d'une des plus illustres familles du pays (sa mère appartient à la noble famille des Modja), il entra très jeune dans la vie publique et occupa plusieurs postes de confiance. C'est un grand spécialiste des Travaux Publics. Nommé en 1930, ministre des Travaux Publics, il resta à ce poste jusqu'en 1936. Il y retourna en 1941 et l'occupait jusqu'en 1946. En 1947, il fut nommé ministre de la Justice.

Le fitaorari connaît et aime bien

ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE FEU AHMED MAHER PACHA



S.E. le Président du Conseil, Mahmoud Fahmy El Nokrachy Pacha, serrant la main à la veuve du grand disparu et de son fils.

l'Egypte où il vint trouver refuge après l'occupation fasciste en 1936. Il y possède de nombreux et fidèles amis et est un fervent partisan d'une étroite collaboration égypto-éthiopienne. C'est justement en raison de ces sentiments, que Sa Majesté l'Empereur Haïlé Sellassié le choisit, avec la certitude qu'il est l'homme le plus indiqué pour travailler au resserrement des relations égypto-éthiopiennes.

A LA LEGATION DE GRECE

A l'occasion du rattachement du Dodécannèse à la Grèce, la Légation Royale de Grèce fit chanter à la Cathédrale de St. Nicolas (Hamzaoui) une messe d'action de grâces en présence des autorités Diplomatiques, Consulaires et de la Communauté. Toutes les associations, corporations et sociétés de bienfaisance étaient également présentes avec leurs bannières et drapeaux.

S.B. Mgr Alexandros Patriarche d'Antioche officia, entouré de l'Archevêque du Mont Sinaï, Mgr. Porphyrios III, du Vicaire Patriarcal Mgr. Harion, Evêque de Babylone, du Métropolitain de Tyr et Sidon, Mgr. Théodose et de tout le clergé de la capitale.

Après la cérémonie, Mgr. Ilarion prononça une vibrante allocution de circonstance qui émut tous les assistants et termina par « Vive le Dodécanése », « Vive la Patrie » et « Vive le Roi » que tous répétèrent dans un enthousiasme délirant. Puis fut chanté très mélodieusement le « Polychronion Royal » tandis que la Philharmonique et la musique des Eclaireurs jouaient l'Hymne national et que les cloches de la Cathédrale sonnaient à tout vent.

A LA LEGATION DU BRÉSIL

Avant de quitter l'Égypte S.E. le Ministre du Brésil et Mme Caio de Mello-Franco, ont offert un cocktail-party dans les salons de la Légation le Samedi 6 Mars.

Les Hauts dignitaires de la Cour, les Ministres, le Corps diplomatique au complet, les notabilités de la ville, les membres de la presse, pendant plus de trois heures emplirent les vastes salons, faisant sentir à leurs aimables hôtes la peine qu'ils ressentaient et le vide que leur absence laissera au Caire.

Le Ministre et Mme de Mello-Franco, très émus de cette manifestation d'estime et d'amitié trouvaient toujours un mot aimable pour chacun de leurs hôtes aux-

L'EXPOSITION DES ARTISTES HOTES DU GOUVERNEMENT EGYPTIEN



Au Grand Palais de la Société Royale d'Agriculture eut lieu l'inauguration de l'exposition des artistes français et espagnols invités par le gouvernement égyptien. On voit ci-dessus, devant la vitrine des médailles, S.E. Abdel Razzak El Sanhoury pacha, ministre de l'Instruction Publique, entouré de Mohamed bey Hassan, contrôleur général des Beaux Arts, et du médailleur Dropsy.

S.E. l'Internonce apostolique

rend visite aux Patriarches orthodoxes



Dans la grande salle de l'Internonciature apostolique où S.E. Mgr. Arthur Hughes recevait Sa Béatitudo Mgr. Christophoros II, Patriarche d'Alexandrie et de toute l'Afrique, on voit sur notre photo le prélat latin admirant le médaillon pectoral du patriarche qui lui en explique la provenance.

quels ils prodiguèrent mille aimables attentions durant cette réception, qui fut empreinte de la plus franche cordialité et ; en tous points réussie.

Les visites initiées par S.E. l'Internonce Apostolique n'étaient pas simplement des manifestations de courtoisie, mais le désir de prendre contact avec les hommes responsables du maintien de la foi, qui plus que jamais dans ces heures d'angoisse, doit unir et relier tous les hommes, quelle que soit leur obédience.

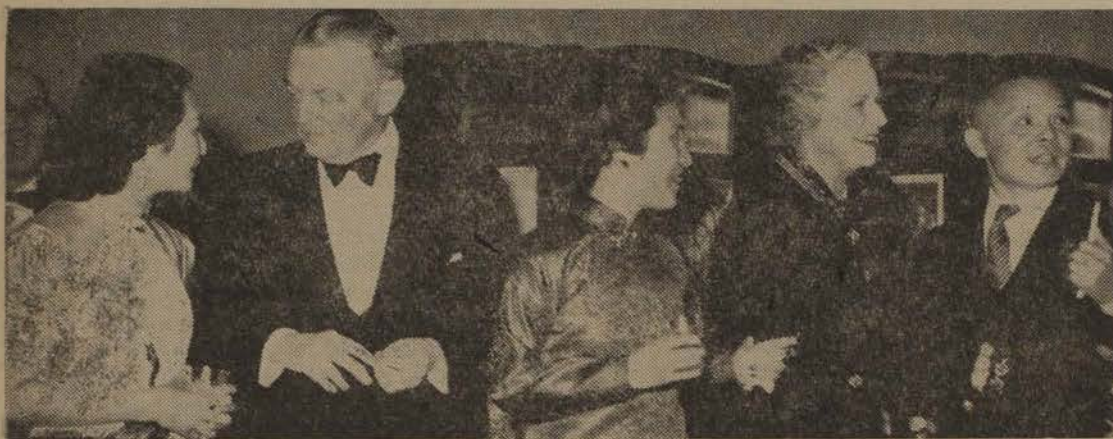
A LA LEGATION DE POLOGNE

Le jeudi 11 Mars S.E. le Ministre de Pologne et Mme Zygmund W. Kuligowski offraient un cocktail à l'Hôtel de la Légation à Zamalek.

Des hauts dignitaires du Palais, plusieurs membres du Corps diplomatique, des fonctionnaires supérieurs du Ministère des Affaires Etrangères et des membres des colonies étrangères étaient reçus par S.E. le Ministre et Mme Kuligowski avec cette simplicité et cette affabilité dont ils ont le secret.

L'après-midi se prolongea fort tard et tous quittèrent à regret leurs hôtes.

A LA LEGATION DE CHINE



Mme Tchérépnine (Lee Hsien-Ming), S.E. M. Pinkney Tuck, ambassadeur des Etats-Unis, Mme Ho, Mme Tuck et Dr. F. S. Ho, ministre de Chine.

S.E. le Ministre de Chine et Mme F.S. Ho ont offert le 16 Mars une réception à l'Hôtel de la Légation à Zamalek en honneur de MM. Chang-Po, Hsin-Yeh, Liu, Hoh- Ssunet Teng Yu-Teh journalistes délégués à la conférence des Nations Unies pour la liberté de la presse et de l'information ainsi que de la pianiste chinoise Mme Lee Hsien Ming et de son mari le Prof. A. Tchérépnine. Une animation régna durant cette réception des plus réussies grâce à l'affabilité de S.E. le Ministre de Chine et de Mme F. S. Ho et au personnel supérieur de la Légation.

Egalement une soirée fut donnée le Jeudi 18 Mars à laquelle furent conviés les amis de la Chine pour fêter les journalistes de passage au Caire.

A L'AMBASSADE DE L'INDE

Le samedi le 13 mars 1948, à midi S.E. le Dr. Syud Hossain a été reçu en audience solennelle au Palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ambassadeur de l'Inde en Egypte. S.E. l'Ambassadeur accompagné de Mohamed Abdel Aziz Badr bey, premier chambellan s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour, escortée par un détachement de la Cavalerie de la Garde Royale. Monsieur le Conseiller et Monsieur le troisième secrétaire de l'Ambassade ont suivi dans une autre voiture de gala de la Cour. A son arrivée ainsi qu'à son départ S.E. l'Ambassadeur a été salué par une Garde d'Honneur musique en tête.

Ont assisté à cette solennité S.E. le ministre des Affaires Etrangères, S.E. le Chef du Cabinet de S.M. le Roi, S.E. le Grand Chambellan, S.E. l'Administrateur général des biens privés et des palais royaux et S.E. l'Aide de Camp en chef.



Mme Athina Tarsouli

NOS HOTES

Mme Athina Tarsouli, Femme de Lettres, artiste, peintre et lauréate de l'Académie d'Athènes vient d'arriver en Egypte chargée de mission par le Ministère Royal hellénique des Affaires Etrangères.

Mme Athina Tarsouli a part plusieurs ouvrages sur les îles grecques vient de publier à l'occasion de l'incorporation du Dodécane un magistral ouvrage en trois volumes (le tome 1er a paru) sur les douze îles pour lequel la critique a été unanime à louer l'érudition et la valeur littéraire et artistique et pour lequel nous aurons à rendre compte dans un de nos prochains numéros. Profitant de son passage Mme Tarsouli donnera des conférences en grec et en français sur le Dodécane, sa civilisation, et son histoire, qu'elle connaît si bien. Elle exposera en même temps du 24 Mars au 4 Avril au Centre Hellénique du Caire, 21 rue Antikhanna, des dessins ainsi que ses ouvrages.

A L'AMBASSADE D'IRAN

A l'occasion de la fête de Nourouz, S.E. Ghassem Ghani, ambassadeur d'Iran, offrait le 21 Mars, dans les salons de l'ambassade une grande réception au cours de laquelle il reçut les vœux d'un grand nombre de personnalités, des membres de la colonie iranienne et des amis de l'Iran.



L'exposition de Mme N. Lovett-Turner a eu un grand succès. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro. Notre photo représente l'artiste causant avec Son Excellence le Ministre de Chine, Dr. F. S. Ho.

Echos et Nouvelles.

INSTANTANE D'ARMAND HOOG

C'est sous ce titre qu'André Bourin (le drôle de nom !) a tracé dans les « Nouvelles Littéraires » du 5 février, le portrait littéraire d'Armand Hoog, qui fut, avant la guerre, professeur de littérature française à l'Université Fouad Ier, et qui, après sa captivité, s'est révéilé critique et romancier.

Armand Hoog cherche, dit-il lui-même à Monsieur Bourin, « à faire une critique d'âme ou d'être... Ce qui me paraît le plus important, c'est d'entrer dans le système d'un écrivain, même si ça résiste, même si ça éclate ».

C'est une méthode, la seule qui compte sans doute. Nous connaissons trop de critiques qui jugent par rapport à eux-mêmes, à leurs goûts personnels. Au lieu de dire à l'auteur : voilà ce que j'aurais fait à votre place, il est beaucoup plus juste de vouloir le comprendre et de reconstituer autour de soi l'atmosphère dans laquelle l'ouvrage a été conçu.

Outre ses chroniques hebdomadaires, A. Hoog a déjà publié « Littérature en Silésie », qui groupe les conférences qu'il fit à ses camarades prisonniers. Il a dernièrement écrit un roman « L'Accident » (Grasset), qui a reçu le Prix Sainte-Beuve (à quand le Prix Nisard, Brunetière, Faguet, Sarcey, etc. Amen !). Il prépare un nouveau volume d'essais : « Vie et Mort du Surréalisme » et un roman qui s'appellera « Le Fond des Mers ».

Or, M. André Bourin, en terminant son article sur ce titre, a cru devoir passer incontinent à la caisse, car il écrit « fond » en lui ajoutant un « s » révélateur !!!

LIONEL MOSSERI EVOQUE PAR LE R.P. RIQUET

Le R.P. Riquet, respecté pour sa fière attitude au cours de l'occupation allemande en France, ce qui le conduisit à Dachau et à Mauthausen, non moins célèbre depuis les cinglantes conférences qu'il prononça à Notre-Dame de Paris, ce qui lui valut les remontrances de gens effondrés sur leurs moelleux canapés, a donné aux « Annales », le 3 Décembre dernier, une conférence sur le renouveau du Christianisme.

Désirant montrer que l'esprit du Christianisme semble revivre dans son pays, il s'est appuyé sur de nombreux exemples. C'est par incidence qu'il s'est trouvé amené à évoquer à son tour le souvenir de Lionel Mosséri, tombé auprès d'un petit pont d'Alsace, presque à l'endroit même où tomba le propre neveu du prédicateur, Jean Riquet.

« A sa droite, sur l'autre pont, tombait en même temps, un autre officier de la France, Lionel Mosséri. Né d'une famille israélite du Caire, il avait tant aimé la France, et la France tout entière — donc, la France chrétienne, — qu'il n'avait pas hésité à rendre ses galons de capitaine, gagnés dans l'armée britannique, pour devenir simple petit lieutenant dans les commandos de France ».

DES NOUVELLES DE PAUL JORLAND



M. Paul Jorland

Nous avons eu dernièrement, la surprise et la joie d'être remis en contact, selon une expression adoptée par l'usage, avec notre ami Paul Jorland.

Paul Jorland avait quitté l'Egypte en 1938. Il était parti pour l'Indo-Chine, à Mytho, afin d'y enseigner. La guerre l'a surpris sur cette terre lointaine, et, les Japonais, déferlant sur le pays, l'ont enfermé avec sa femme et ses enfants dans un camp de concentration.

On devine qu'ils y ont subi un certain nombre d'avaries et qu'ils y ont beaucoup souffert.

Ils purent regagner la France en 1940. Paul Jorland et les siens allèrent se reposer en Savoie, étonnés encore d'avoir survécu à l'épreuve.

Puis, l'année dernière, notre ami fut nommé Directeur du Collège de la Ferté-Macé, en Normandie.

Nous n'avons jamais oublié qu'il fut autrefois l'un de nos meilleurs collaborateurs. Il avait publié dans notre revue des pages très personnelles sur la Grèce qu'il venait de visiter. Sous notre patronage, il avait édité un volume de vers : « La Girouette Harcelée ». Nous voudrions penser qu'il a gardé, malgré ses souffrances, toute sa spontanéité, son humour, et la générosité de son caractère.

Des années terribles ont passé qui auraient pu nous séparer à tout jamais. Espérons que l'avenir, qui sera beau si nous le souhaitons sans relâche et si nous le voulons, nous donnera, un jour, l'occasion de le revoir et de lui serrer amicalement la main.

LES DESSEINS DU « MALIN » DEVOILES PAR LES ENFANTS

— Pourquoi le « Malin » s'est-il adressé à Eve, avant de s'adresser à Adam, demandait un jour à ses petits élèves, le professeur d'une école élémentaire de Haute-Egypte ?

Instant de profond de silence. En effet, pourquoi ? Un doigt se lève :

— Parce que les hommes écoutent ce que dit leur femme, et que les femmes écoutent tout ce qu'on leur dit !

Réponse qui vient de la bouche d'une petite fille.

Même question, maintenant, chez les garçons : « Pourquoi le « Malin », etc... ?

— Parce que l'homme était aux champs, pardi !, répond l'un d'eux, et que la femme était restée à la maison !

Non seulement ce n'est pas sot du tout, mais voyez comme ces petites filles ont le sens psychologique averti, et ces petits garçons, le sens de l'observation assuré !

Et, ces deux traits ont été rapportés par le R.P. Ayrout, au cours de la conférence qu'il donna au début de mars sur les « Enfants des rues et des champs ».

SOUNION OU LES COLIQUES DE D'ANNUNZIO !

C'est en 1895 que d'Annunzio rendit visite à la Grèce; il était accompagné de Georges Hérelle, son traducteur français. A son retour, il écrivit un long poème de huit mille vers : « Laus Vitae », dont la traduction française vient de paraître.

M. Guy Tosi commente ce poème dans un essai où il nous apprend que le poète est bien allé à Sounion en yacht, mais qu'à hauteur du cap, il entra dans des transes sans rapport avec la poésie. S'il se pencha par le hublot, ce ne fut pas pour entonner un hymne aux belles colonnes blanches qui dominent le cap, mais pour expectorer un tourbillon de choses beaucoup moins suaves, car l'aède souffrait du mal de mer ! Le pilote dut le ramener au Pirée.

Mais, un poète n'est jamais pris de court ! De retour en Italie, il revit Sounion dans le hublot de ses rêves, et il écrivit ces vers :

Le sel rongeur efface
de la colonne la cannelure
dorique, dans le bloc fendu
de l'architrave.

Or, il paraît que ces lignes — ce sont des lignes en effet — se trouvent déjà dans la prose d'un certain Gabriel Thomas qui avait fait le voyage peu de temps avant lui ! Quoiqu'il en soit, ce goût de « sel rongeur », on voit bien que le poète l'avait encore à la bouche !

CHEZ ALADIN

A la Galerie Aladin, M. Jean Royère, le décorateur parisien bien connu expose un ensemble de maquettes qui témoignent d'une compréhension fort intelligente de notre climat et qui dans leur sobre modernisme sont du goût le plus heureux. Un nombreux public a défilé devant les projets décoratifs de ce véritable artiste.

AU BRITISH INSTITUTE

Mtre Soliman bey Néguib, Directeur de l'Opéra Royal du Caire et lui-même un des plus célèbres artistes égyptiens a fait au « British Institute » du Caire une conférence fort documentée sur « Le développement du Théâtre en Egypte » au cours duquel il rappela les débuts du théâtre dans le pays, en soulignant le rôle et l'importance de l'Opéra, et en évoquant les principales personnalités disparues et contemporaines, qui ont contribué à la renaissance de l'art dramati-

que en Egypte, tant par leur production que par leur interprétation sur les scènes du pays.

LE PESSIMISME DANS LA LITTÉRATURE ARABE

Au Groupement Alexandrin des « Amitiés Françaises » le Dr. Taha Hussein bey parla en Arabe du « Pessimisme » dans les lettres orientales, dont il compara l'influence à l'angoisse de Gide et à celle plus raffinée de Valéry dans cle. L'éminent conférencier esquissa les lettres européennes de ce siècle la philosophie des penseurs et poètes les plus connus du monde arabe en mettant en relief la fécondité de leur idéologie et la leçon éternelle que l'on peut en tirer.

MOHAMED NAGHY BEY FETE AUX AMITIÉS FRANÇAISES

Pour saluer le départ d'Egypte de notre collaborateur et ami, le célèbre peintre Mohamed Naghi



Bas relief de Richard.

Bey, qui a été rejoint par son poste d'Attaché Culturel près la Légation Royale d'Egypte et la Direction de l'Ecole Egyptienne de Rome, le groupement des « Amitiés Françaises » avait organisé une charmante réception intime au cours de laquelle M. B. Guyon et M. E. Mériel, prononcèrent des allocutions riches de sève et d'amitié sur l'œuvre et l'idéal esthétique de Naghi, qui répondit à son tour par un remerciement des plus émouvants et par un exposé de ses impressions et de ses activités à Rome.

« AL MESSAWAR »

Notre grand confrère hebdomadaire de langue arabe vient de paraître sous une formule ultra-moderne et à cette occasion MM. Emile et Choukry Zaidan offrirent un thé dans le nouvel immeuble d'« Al Hilal », auquel assistèrent de nombreuses notabilités et les membres de la Presse.

LE MONDE ISLAMIQUE DU MOYEN AGE AU CAIRE

Sous ce titre suggestif, M. Gaston Wiet, Directeur du Musée de l'Art Arabe au Caire, fit une savante conférence au groupement des « Amitiés Françaises » du Caire, où il évoqua quelques institutions propres à la vie sociale du Caire au Moyen Age. L'éminent conférencier y traça à grands traits les caractéristiques des couvents, hôpitaux et autres fondations de bienfaisance existant au temps des Mamelouks dans la Capitale Egyptienne, en soulignant le degré de Civilisation dont témoigne l'établissement et le maintien d'œuvres de cette importance et de cette portée.

EXPOSITION SUZY GREEN-VITERBO

A L'« Atelier » d'Alexandrie; Mme S. Green-Viterbo a exposé avec beaucoup de succès des toiles d'une chaude luminosité, qui sont un hymne de ferveur aux attraits multiples du paysage égyptien.

LE LIVRE FRANÇAIS EN EGYPTE

Une exposition du Livre Français, où des exemplaires des chefs-d'œuvre de la littérature sont présentés dans un écrin du plus haut goût illustrant l'ingéniosité de l'artisan français, la perfection de l'impression, et le soin exquis de la présentation, se tient actuellement à l'Hotel Shepherds.

L'artistique ordonnance est due à M. André Vigneau et la parfaite organisation à Mlle de la Baume.

Devant les magnifiques albums d'art et les illustrés à la reliure unique une foule nombreuse défile tous les jours, admirant avec enthousiasme la vitalité et le goût de l'édition française.

EGYPTE.

C'est le titre d'une publication de luxe réalisée et distribuée par le Département du Tourisme de l'Etat Egyptien. Magnifiquement illustrée et contenant des articles intéressants, elle fait honneur à l'esprit d'initiative des dirigeants actuels de l'Administration Touristique de l'Etat.

EN L'HONNEUR DU PROFESSEUR GUYON



La Section de Français de la Faculté des Lettres de l'Université Fouad Ier offrit, en son club, son théâtral annuel en l'honneur de M. Bernard Guyon, titulaire de la chaire de littérature française à l'Université. Voici M. Guyon prononçant son allocution. On reconnaît à droite, le doyen de la Faculté des Lettres.

LE THEATRE PHARAONIQUE

A la salle de l'Union des Anciens Universitaires Français, Belges et Suisses, le Dr. E. Drioton, l'éminent Directeur Général du Service des Antiquités Egyptiennes, fit une conférence des plus intéressantes sur le Théâtre des Anciens Egyptiens, dont il retraça magistralement le rôle religieux et dramatique. Il fut applaudi par une assistance accourue nombreuse pour l'écouter.

LES ORIENTALISTES ITALIENS EN EGYPTTE

De son côté, le Dr. Taha Hussein bey, ancien Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université Egyptienne du Caire parla longuement au Club « La Fiamma », des « Orientalistes Italiens en Egypte ». Il rendit un émouvant hommage à la science des Prof. Santillano, Guidi, et Nallino, dont l'érudition contribua à faire connaître à ses contemporains l'apport des chercheurs Européens dans le domaine de l'Orientalisme.

UNE EXPOSITION ESPAGNOLE

S.E. Don Alonzo Caro, Ministre d'Espagne en Egypte, vient de faire connaître qu'une grande Exposition des maîtres Espagnols contemporains sera organisée au Caire au cours de l'an prochain. Des œuvres des plus célèbres portraitistes, peintres et sculpteurs de l'Espagne moderne figureront à cette manifestation d'art.

LES MODELES DE CIRE DE M. MITROPOULO

Au siège de l'Amicale Abet au

Caire, un choix de modèles de cire réalisés par M. Constantin mitropoulos, le célèbre mouleur Athénien a fait l'admiration du public qui a défilé sans interruption devant ces moulages saisissants de vie, d'émotion et de réalisme.

UN SPECIALISTE SUEDOIS DES OPERATIONS DU CŒUR REÇOIT UNE HAUTE DISTINCTION INTERNATIONALE

Le Professeur Clarence Crafoord a reçu le 28 janvier la Médaille Lannelongue, la plus haute distinction de la science médicale française, au cours d'une cérémonie qui a eu lieu à l'Université de Paris. La médaille, qui est surnommée dans les milieux médicaux « Le Prix Nobel de Chirurgie », a été décernée au Professeur Crafoord en reconnaissance de la méthode élaborée par lui du traitement chirurgical du rétrécissement congénital de l'aorte dans le voisinage du cœur. L'opération consiste à sectionner l'aorte au-dessus et au-dessous du rétrécissement et à réunir les deux extrémités par une suture. L'opération est extrêmement délicate et exige une grande habileté chirurgicale. Personne ne s'était aventuré à la pratiquer avant que le Dr. Crafoord ne l'eût fait en octobre 1944, sauvant ainsi la vie à un jeune garçon de onze ans. Il a pratiqué depuis une série d'opérations semblables, toujours avec succès et réussi ainsi à trouver le moyen d'éliminer cette malformation de l'aorte qui, dans la plupart des cas, entraînait auparavant une mort prématurée.

* * *

Par une curieuse coïncidence, une semaine seulement avant de recevoir à Paris sa médaille, le Professeur Crafoord avait pratiqué à Stockholm, à l'Hôpital Sabbatsberg, son opération spéciale sur un Français, Raymond Havard, un des héros les plus connus de la Résistance pendant la guerre, qui souffrait d'un très grave rétrécissement de l'aorte. L'opération a réussi, bien qu'elle fût tout particulièrement difficile, ayant pris six heures entières. D'après les renseignements fournis par l'hôpital, l'opéré est maintenant en pleine voie de guérison.

Plusieurs chirurgiens étrangers étaient présents à l'opération, parmi eux plusieurs Français, un Russe, un Tchecoslovaque et un Irlandais.

L'opération a suscité en France un intérêt extrême. Sous l'entête « Leçons d'une opération », « Paris-Press » écrit :

« Il n'est pas besoin d'employer de grands mots. Cette opération de six heures par laquelle un des plus célèbres chirurgiens suédois vient d'arracher à la mort un de nos compatriotes — déclaré incurable par tous nos spécialistes qui considéraient qu'il lui restait au plus deux années à vivre — n'est pas seulement une victoire fantastique de la science. C'est aussi une victoire de la solidarité humaine. Il a suffi que nous appelions Stockholm un soir et que nous disions : « un Français se meurt », pour que Stockholm réponde immédiatement : « Envoyez-nous-le ». Le Dr. Crafoord offrit de l'opérer gratuitement. La société hollandaise de transports aériens KLM lui donna son billet pour Stockholm et un grand nombre de Suédois renseignés par les journaux sur son cas se sont offerts à payer le séjour à l'hôpital de notre protégé ».

L'EDUCATION DU SENS INTERNATIONAL

Avant de proposer un civisme mondial émanant de discussion générale, il conviendrait de former tout d'abord le jugement des jeunes hommes, au sein même de leur groupe respectif en développant l'esprit d'équipe, lisons-nous dans le dernier éditorial de « Culture Humaine », où nous trouvons au sommaire du numéro de Février les articles suivants : « Henry Mavit : Hommage à un ouvrier de 48 — Dr. M. Didier : Pratique de l'assouplissement — M. Langer : Comment répondre à une offre d'emploi — Pauline Le Cormier : « L'École des parents et des éducateurs — Renée Lebel : La femme gardienne de vie, etc. » (Le No. 45 frs)

RECEPTION CHEZ MME STROSS

Mme Betsy Stross avait demandé à quelques amis de venir entendre chez elle Mme Vlachitch-Samboni, brillante pianiste yougoslave, qui interpréta des « Danses Balkaniques » de sa composition, ainsi que la « Rhapsodie en si-mineur » de Brahms et les « Papillons » de Schuman. Elle fut très applaudie par l'assistance de mélomanes conviés à l'entendre par Mme Stross, que l'on ne saurait trop remercier pour cette attention nouvelle envers les hôtes de talent que l'Egypte abrite au cours de chaque saison d'hiver.

L'ACADEMIE DE LANGUE ARABE A L'AMBASSADE DE FRANCE



LL.EE. Sami El Khoury, Ministre du Liban, El Sayed Chahine pacha, gouverneur du Caire, le Dr. Gani, Ambassadeur d'Iran, M. Arvengas, Mahmoud Fakhry pacha, Edgard Gallad Bey, Mahmoud bey Khalil, Mme Arvengas.

A L'AMBASSADE DE FRANCE

L'Ambassadeur de France et Mme Gilbert Arvengas ont donné une grande réception en l'honneur du Congrès de l'Académie Fouad Ier de Langue Arabe. Etaient invitées toutes les grandes personnalités d'un monde intellectuel arabe, les ministres plénipotentiaires, les membres arabes et étrangers de l'Académie Fouad Ier, les penseurs européens d'Egypte familiarisés avec la pensée arabe, les directeurs de la grande presse, etc. La réunion fut des plus animées, les conversations accentuant, une fois de plus, les affinités culturelles qui existent entre les représentants de la culture arabe et de la culture française.

UN RECITAL DE MME SOULON

Un récital comportant des chansons de Schuman, Milhaud, et Poulenc fut donné à l'« Atelier » par Mme Madeleine Soulon, que l'on entend toujours avec plaisir. Parfaitement en forme et accompagnée avec aisance par Mme Kampouris, Mme Soulon fut longuement applaudie par l'élite de la société alexandrine.

HOTE D'EGYPTE

Madame Violet Fisher, écrivain et journaliste d'étalant, a été l'hôte du Caire pendant quelques jours, avant de gagner Athènes et Rome. Madame Fisher est l'auteur de « Journey into China », « Up the Amazon » et « Over the Andes » qu'elle signe du pseudonyme Cres-

sy Maschs et qui ont eu un succès retentissant lors de leur parution.

Nous espérons que la Grèce l'inspirera et lui procurera le sujet de son prochain livre.

NOUVELLES EN QUELQUES LIGNES

A propos d'un récent numéro des « Cahiers du Sud » sur l'Islam et l'Occident, ainsi que d'une étude d'Henri Pérès sur « La Poésie Arabe d'Andalousie », Louis Parrot a publié, dans les « Lettres Françaises » du 15 janvier dernier, une intelligente chronique sur les liens entre musulmans et occidentaux.

L'hebdomadaire « Arts » du 9 janvier dernier contient un article de P. Descargues, illustré de médiocres reproductions, sur « l'activité artistique en Palestine ».

Monsieur Henri Guillemin a publié dans « Témoignage Chrétien », en décembre dernier, des extraits de son livre : « Histoire des catholiques français au XIXème siècle. »

Monsieur Charles Atalla, publie dans la page littéraire de la « Bourse Egyptienne », des chroniques très intéressantes et qui viennent fort à propos, sur les lettres orientales.

La France nous comble : d'un seul coup d'un seul, elle nous envoie Yves Montand, Damia, Renée

Lebas, Charles Trénet, etc... etc... Et la peine que ça nous ferait si nous en oublions!!

Au poste Radio-Sorbonne, à Paris, inauguré le 1er décembre dernier, un cours public de « Littérature Egyptienne antique » est fait le mardi à 10 heures, par M. Sainte-Fare Garnot; le vendredi, à 14 heures, un cours sur « Le Monde Grec au temps de Philippe de Macédoine » est donné par M. Ay-mard.

Au sommaire du Numéro 7 de la revue « Maintenant », publiée chez Grasset, à Paris, par Henry Pou-laille, nous relevons des « Souvenirs sur Emile Bernard » par Auri-ant. Emile Bernard, peintre très connu, a vécu longtemps en Egypte.

Les « Documents Algériens » ont fait paraître une intéressante note documentaire de L. Golvin, sur une exposition de tapis fabriqués dans la commune mixte de Tebessa, ainsi que sur l'exposition d'Alger.

L'Académie Fouad Ier de langue arabe participera au XXIème Congrès des Orientalistes, qui se tiendra à Paris en juillet. Taha Hussein Bey et Ibrahim Baoumi Mad-kour l'y représenteront.

M. Jean-Marie Carré, qui fut titulaire de la chaire de littérature française à l'Université Fouad Ier, vient de publier, à Paris, chez l'é-diteur Boivin : « Les Ecrivains Français et le mirage allemand ».

M. J. Grenier, professeur à l'Uni-versité Farouk Ier d'Alexandrie, a écrit l'ouvrage suivant, qui vient de paraître : « Les Iles », augmen-té de « Inspirations Mtditerranéennes ». Monsieur Etiemble, qui pro-fesse à la même Université, vient de voir rééditer son premier ouvrage, un roman : « L'Enfant de Chœur ».

Un groupe vient de se constituer pour perpétuer le souvenir de l'au-teur d'« Ondine » : « Les Amis de Jean Giraudoux ». Ce groupe se compose de L. Jouvét, R. Lalou, R. Kemp etc... On peut y adhérer en s'adressant à M. Charles Gervais, secrétaire-général, 14 bis, rue Mou-ton-Duvernet, Paris.

*Les Conférences***EN ÉCOUTANT...****LE R.P. AYROUT.**

Le mercredi 3 mars, à l'Amicale des Anciens Elèves du Lycée français du Caire, le I.P. Ayroul a parlé des « Enfants des rues et des champs ».

C'est un bel hommage que celui qui fut rendu par le R.P. Ayroul à la jeune association, lorsqu'il lui dit qu'elle avait la réputation d'être, de tous les groupements du Caire, celui qui s'intéresse le plus aux choses sociales.

C'est une fort belle leçon, peut-on ajouter, que ces jeunes gens donnent ainsi à beaucoup d'adultes qui sont encore, sous leurs cheveux gris, obsédés par leur insondable moi.

Le R.P. Ayroul fit sa conférence sur le ton simple et familier, et sa voix claire, agréablement timbrée, résonne encore en nous, avec le poids des choses qu'elle nous a fait entendre.

Il a d'abord parlé de ces petits vagabonds exploités dès le plus jeune âge, qui courent les rues, qui volent, et sur lesquels la police étend son filet, pour les conduire en prison, puis au tribunal pour un sommaire jugement, puis dans les maisons de redressement, à moins que, tout simplement, elle ne les rejette à la rue. Des essais de rééducation ont bien été faits, mais si maladroitement qu'ils ont échoué. On a parfois réuni pêle-mêle des enfants avec des jeunes gens de 18, 20, 22 ans, on les a astreints, dans un même lieu, au travail de la terre, mais comme on voulait un rendement immédiat, comme on oubliait que ces enfants étaient là pour être rééduqués, on a tout fermé et les enfants se sont retrouvés abandonnés à la rue. A Alexandrie, on vient de faire une expérience qui réussira peut-être; d'abord, parce qu'on a limité le nombre des enfants, et que l'on a uni le travail de la terre à celui de l'industrie.

Mais, c'est des enfants des champs, des « chers petits fellahs », que le R.P. Ayroul nous a entretenus le plus longuement. Il nous les a montrés éveillés, enjoués, vivant en grappes presque anonymes dans

le village et, le soir, blottis dans l'unique pièce de la pauvre maison. Il a montré que le problème de l'enfance, à la ville ou au village, se ramène à l'éducation et à l'instruction. Mais, malgré le grand nombre d'écoles construites, malgré l'enseignement élémentaire devenu obligatoire, le nombre des illettrés a fort peu diminué. Car, ces écoles sont encore insuffisantes. Et, dans ces écoles, vivent entassés jusqu'à 70 ou 80 enfants. Ils ont un seul livre où tout se trouve amalgamé, et ce livre est la maladroite copie d'un ouvrage européen. Les maîtres, bien que leur traitement ait été relevé, ne paraissent pas toujours assidus à leur métier. Alors, les élèves restent comme des objets qui font corps avec leur pupitre, et en cinq années, ils n'apprennent presque rien.

Le R.P. Ayroul a présenté comme un exemple, insuffisant sans doute, mais intéressant, le système d'éducation employé dans les écoles gratuites de Haute-Egypte auxquelles il se consacre. Il a loué le dévouement d'un certain nombre de gens qui, par des dons ou des collectes, contribuent au succès de cette expérience. Il a insisté sur le besoin de s'intéresser aux maîtres eux-mêmes, de les arracher à leur isolement, de les réunir, comme on le fait une fois l'an à Assiout, pour les tenir au courant de la vie éducative, et les mettre en contact avec le monde.

Mais, avant tout, l'éducation, c'est une œuvre d'amour. Pour éduquer il faut aimer. Pour éduquer le peuple, il faut aimer le peuple. Peut-être serait-il bon que, d'abord, l'amour nous fût enseigné à nous tous, avant que nous ne songions à éduquer ces masses d'enfants qui s'étiolaient encore, par notre faute, dans la solitude de leur misère.

Jamais conférencier ne s'est moins payé de mots. Nous aimions entendre cette bonne parole saine, simple, dépouillée, qui montait des faits eux-mêmes, qui nous venait d'un esprit dévoué et agissant, et qui entraînait en nous pour nous atteindre au meilleur de nous-mêmes. C'était vraiment le cœur qui parlait.

J.E.T.**LA LITTÉRATURE
A L'ÉPOQUE PHARAONIQUE**

Une conférence d'un sujet inédit fut donnée à l'« Association des Professeurs Egyptiens » de langue française » par l'Abbé Drioton, Directeur Général du Service des Antiquités Egyptiennes, avec un immense succès. Evoquant la littérature des anciens Egyptiens, il résuma l'essence de certains contes qui sont parvenus jusqu'à nous et qui attestent de l'existence d'un art fort raffiné employé par des scribes qui s'adonnaient à des genres divers. L'érudite conférencier analysa cette floraison d'œuvres avec une minutie et une clarté que lui auraient envié les plus brillants critiques littéraires.

**L'HUMOUR CHEZ
LES ECRIVAINS CLASSIQUES
FRANÇAIS**

Ce thème a été traité par M. Gilles M. Verger avec brio et profondeur, au cours d'une conférence où il fit un tour d'horizon du caractère humoristique de certaines œuvres classiques françaises. L'humour particulier du XVII^e siècle, qui diffère de nos notions présentes, évoluera sous des influences qui sont commentées avec intelligence et dont le rôle comme facteur d'art s'avère nécessaire même dans la littérature.

**COMMENT SE FAIT
UN QUOTIDIEN**

C'est le titre qu'avait choisi notre éminent confrère, M. Jean Massip, Directeur politique de « La Bourse Egyptienne » pour sa première conférence à l'« Atelier » d'Alexandrie. Devant un auditoire attentif et charmé par sa parole, M. Massip décrivit les coulisses de la confection d'un grand journal parisien en soulignant l'étroite collaboration qui règne entre les services rédactionnels et d'impression et la façon dont les nouvelles sont recueillies et consignées. Cette causerie très vivante fut vigoureusement applaudie.

GEORGES CLEMENCEAU

Notre confrère et ami M. Robert Blum fit au Cercle Béné-Berith du Caire une conférence fort bien documentée et pleine d'aperçus sur la grande figure de Georges Clémenceau, dont il rappela le rôle dans la Presse et en politique. Sa politique constructive et son patriotisme intransigeant furent particulièrement mis en relief par le conférencier.

Sem.

La Bière

STELLA

EST ET RESTERA

La Première du Pays

COMPAGNIE CENTRALE D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

LEBON & Cie.

59, AVENUE FOUAD 1^{er}. - LE CAIRE

Force Motrice Electrique à tarif réduit pour Industries

Appareillage en tous genres Gaz & Electricité

Vente a tempérament et location de chauffe-bains à gaz
et d'appareils et moteurs électriques.

Gokes Calibres - Brai (Pitch)

Coudron Brut et Déshydraté

Huiles dérivées du goudron, naphthaline

CONTOMICHALOS, SONS & Co. LTD.

(First established in 1908)

REGISTERED OFFICE: P.O.Box 326 KHARTOUM (SUDAN).

MERCHANT BANKERS - SHIPOWNERS
SHIPPING - CHARTERING - FORWARDING
& INSURANCE AGENTS
EXPORTERS OF COTTON & SUDAN PRODUCE
MOTORCAR DEALERS - BUYERS AGENTS

BRANCHES :

PORT SUDAN	P.O.B. 191	} SUDAN
WADI HALFA	P.O.B. 53	
ASMARA	P.O.B. 1070	} ERITREA
MASSAWA	P.O.B. 42	
ALEXANDRIA	P.O.B. BAG	} EGYPT
CAIRO	P.O.B. 1085	

TEL. ADDRESS: CONTOLOS

ASSOCIATE COMPANY

CONTOMICHALOS, SONS & Co.
(LEVANT) Ltd.

47, Kingsway - Haifa

LONDON AGENTS

GALBRATH, PEMBROKE & Co. Ltd.

67, Bishopsgate, E. C. 2.

CHAMPAGNE

HENRI GREVIN

"BLANC DE BLANCS" BRUT 1937

Modèle de clarté, de gaieté, et de vie

Agents - Dépositaires:—

WALKER, VALLOIS & KNIGHT

LE CAIRE

ALEXANDRIE

CHRONIQUE DES LIVRES

JEAN BOSSHARD : « *Le Marchand de Sable attendra* » (Prix Jeunesse 1947). (Editions Bourrelier, 55 Rue Saint-Placide, Paris, Vime — 180 fr.)

Avant la guerre, Jean Bosshard nous avait déjà donné un livre remarquable, qui eut alors en France comme au Caire, un certain retentissement. C'était « Ces Routes qui ne mènent à rien ». Aujourd'hui, il nous apporte un livre de contes pour enfants auquel il a donné fort justement ce titre : « Le Marchand de Sable attendra ». Ce livre a reçu l'an dernier le Prix « Jeunesse ».

Ce recueil d'histoires plaira aux enfants, car il est capable de les réjouir comme de les émouvoir. Toutes ces histoires sont destinées à être lues, à être dites, avec des gestes, des intonations variées, des mimiques, qui créeront, entre le monde des enfants et les grandes personnes qui les diront, un courant d'allégresse ou d'émotion allant des uns aux autres, les unissant, les faisant vivre d'une même part de vie.

Si divers qu'ils soient, ces contes baignent tous dans une atmosphère d'amitié ou d'amour. C'est une atmosphère que les enfants recherchent, qu'ils comprennent et réalisent mieux que nous, parce que les obstacles de la vie n'ont pas encore entamé leur confiance. On voit des louveteaux protéger des agneaux, des chiens secourir des chats, des rats vivre avec des souris. La ferme du Bébé-Mulet est une harmonie complète.

De nombreux contes s'inspirent de l'amour maternel qui relève de cette poésie, de ce miracle de l'amour, grâce auquel tout se transforme, s'épanouit, connaît le bonheur. « Le Petit Chat qui avait une queue verte », en donne un excellent exemple. Mais, mieux encore, ce ne sont pas les parents qui enseignent cet amour; il vient des enfants eux-mêmes, comme on le voit dans « la Bourse Enchantée ». Ils le découvrent, ils le répandent; l'idée est fort belle.

Il règne dans ce joli petit livre « une odeur d'amitié », comme l'écrit l'auteur, qui aide à triompher des épreuves. Elle n'est peut-être nulle part aussi sensible que dans l'histoire du « Petit Agneau de lait » où elle est vérité profonde et touchante. C'est la fraternité de l'enfance, ce goût d'amour des enfants, entre enfants, qu'il fait si bon sentir quand les adultes, sophistiqués et méchants, aiment tant faire mal. On a l'impression de recevoir par la bouche des enfants une bonne leçon d'amitié. Que ce conte nous y fasse songer, cela prouve sa richesse et son intérêt.

Outre cela, d'un bout à l'autre, ce n'est que vie et entrain. Il y a beaucoup d'originalité aussi, beaucoup d'ingéniosité, et peut-être un peu plus qu'il n'en faudrait. Il se peut, comme le craint Vildrac dans sa préface, que le rigorisme de certains éducateurs frémisse sous l'entorse donnée à nos connaissances rationnelles : on pense à la transmutation fantaisiste des loups en chiens-loups, et au vol fébrile des mouches. Mais, cela n'est rien; ce genre d'imagination n'est pas très dangereux.

Que l'auteur soit loué de nous avoir épargné les contes qui répandent la méfiance ou la peur; la peur n'est pas à apprendre aux enfants. On n'a pas à leur découvrir un monde affreux. La laideur n'est pas une chose qui s'enseigne.

Mais, il s'est bien gardé aussi de nous donner des contes mièvres. La vie réelle est là avec ses périls. Seulement, en face du péril, il a montré la puissance de l'amour.

La forme est agrémentée d'une prose intelligemment adaptée à l'esprit des enfants. Jean Bosshard répète des phrases, des bouts de phrases, avec des façons de ritournelle, les enfants se plaisent à ce chant. Il pare son récit d'assonances, qu'il varie, et qui envoûtent un peu, comme le fait tout genre qui relève du merveilleux. Cela produit cette légèreté, à la fois poétique et amusée, cet air parlé, ce sourire des mots, qui retiennent l'attention, gravent le sens, laissent au récit sa valeur de conte. Les belles lithographies de Cante, vives, colorées, frémissantes de vie, de grâce, contribuent encore à l'attrait de ce livre charmant.

Voilà le marchand de sable bien dépouillé de son prestige ! Oui, il attendra à la porte, à la porte des enfants, et même aussi à la porte des grandes personnes !

François Talva

PRINCESSE WOLKONSKI-LOUGUININE : « *Onze histoires de l'ancienne Russie* ».

Aux éditions Balzac viennent de paraître onze histoires écrites dans un style alerte et des plus agréables.

La Princesse Wolkonski-Louguinine s'est tournée vers un passé tellement riche, tellement coloré qu'elle n'a eu qu'à laisser surgir ses souvenirs pour les faire revivre avec une grâce qui appartient, hélas, à une époque irrémédiablement révolue.

A vrai dire, la Princesse Wolkonski-Louguinine ne s'est souciée ni de composition ni de technique livresque. Elle s'est abstenue de toute ficelle pour la bonne raison que la sève même de son récit l'écartait de toute ambition littéraire.

Ces tranches de vie ont un charme profond. Voici les fantômes d'une époque où personnages et faits sont gonflés d'une vie qui nous a été rendue familière par les grands romans russes. Une nostalgie sourd de ces récits d'où toute fiction semble bannie. Chaque personnage a évolué dans le champ visuel de l'auteur et, sous un nom d'emprunt, il palpite, souffre, espère et meurt avec une simplicité qui n'exclut pas le tragique.

Qu'on lise « Perdu », ce retour émouvant d'un enfant demeuré six ans au fond d'une forêt et que la méfiance paysanne, seule, accueille, ou « Verdict populaire » qui fait penser à la « Puissance des ténèbres » de Tolstoï, qu'on frissonne à l'apparition des revenants de la première histoire intitulée « Le château » ou qu'on accompagne, délassé, la Famille Lessine qui va dans ses terres, tout nous ravit.

Chaque nouvelle est pleine d'observations savoureuses, de petits traits, de ces touches minuscules qui prouvent que, tout en étant une grande dame, la princesse Wolkonski-Louguinine a su regarder le vaste paysage russe avec des yeux de terrienne.

Et nous goûtons, surtout, dans ce livre, ce qui va à l'humain, ce qui, par-delà les traditions, les mœurs locales et le folklore, fait vibrer en nous l'universel.

Orlova

BAMBI NINTA : « La douzième conversation » (Poèmes). Thessalonique.

Un recueil de vingt poèmes qui égrènent pour nous toutes les notes de la chanson humaine. Dès le premier poème, « Apologue », l'auteur nous confie son thème, qui est le drame de toute existence. Il le dit en mots poignants de simplicité et de profondeur : d'abord le rêve que chacun de nous a fait un jour, d'un univers tout à lui, sur lequel il croit régner en maître, l'exaltation de l'être qui se sent à la mesure du monde :

« Έχω τὸ σύμπαν κλείσει μέσα μου
κ' εἶναι γεμάτο τ' ἄπειρο ἀπὸ μένα... » (p. 6)

Puis vient la souffrance, le désespoir, le doute de soi, et la lucidité de la fin :

« Εἶμαι παιδί ἀκυβέρνητο ποῦ οἱ πλάνες τῶχουν
[πνίξει]... » (p. 6)

Le poète, maintenant calme, avec une sérénité un peu attristée, envisage son destin :

« Ἐγέρασα κι εἶμαι παιδί,
ἓνα παιδί μεγάλο...
Δὲν ἔχω κάμει ἀμάρτημα
Εἶπα κάποιο τραγούδι, τίποτ' ἄλλο... » (p. 7)

Devant la nature, comme devant le cours capricieux de sa propre existence, un chant lui est monté aux lèvres, qu'il nous confie. A travers chaque poème, nous suivons les étapes de sa libération progressive, et nous sentons en lui la compréhension et la tendresse d'un frère et d'un ami. Libération des choses d'abord :

« Τίποτα, τίποτα μὴν κρατήσης γιὰ σένα...
... Ἄλλοι εἶν' ἡ Μοῖρα τους ποῦγραψε νὰ παίρ-
[νουν]... » (p. 8)

Celui qui donne tout n'a plus rien à craindre du monde. Il peut échapper et s'enfuir fût-ce même en dehors de l'espace du temps :

... « Ὅλο καὶ τὸ εἶχα κατὰ νοῦ νὰ φύγω...
... μὰ ἔχασα τὰ τραῖνα
καὶ τὰ πλεούμενα δλα τᾶχασα » (Νὰ φύγω p. 10)

Il n'importe : le poète est parti plus sûrement encore, il s'est évadé sans espoir de retour, et tout le drame de la vraie solitude emplit son âme de nostalgie et de chants :

« Ἐξω ἀπὸ τραῖνα καὶ πλεούμενα ἔδραπέτευσα
κρυφὰ κι ἀπὸ τοὺς ἄλλους κι ἀπὸ μένα,
καὶ γέμισε ἡ ψυχὴ μου ξενιτιά... » (p. 11)

Bien qu'une extrême sensibilité lui fasse ressentir profondément l'amertume de l'isolement moral, sa tristesse n'est pas pessimiste, car il aime les choses de la terre, il se sent en parfaite communion avec elles :

« Ἔτσι ὅπως φεύγω, χίλια σπίτια,
Χίλια χωριά δὲ μὲ χωροῦν... » (p. 13)

Ce ne sont pas des maisons amies qui l'attendent, ce sont les nuages sombres, les matins d'été, les feuilles jaunies, les teintes adoucies du couchant. Plus que tout le reste, ce qui contribue à lui garder une sérénité si paisible, c'est l'amour du village natal. La souffrance elle-même lui apparaît comme l'élément fondamental de la vie, celui qui lui donne un sens profond :

... « Τὸ φοβᾶμαι τὸ κενό, προδότρα κι ἀπαρνήτρα
καὶ τὸ φοβᾶμαι τὸ κενό!... Θέλω ψυχὴ γεμάτη »

Cette compréhension de la souffrance confère à certains poèmes du recueil une tendresse et une douceur émouvantes et comme fraternelles :

« Ἔτσι, μὲ τ' ἀνεπαίσθητο,
μὲ τὸ συγκρατημένο κλάμα σου,
καὶ μὲ τὴ σιωπὴ σου,
ἔτσι, εἶσαι, σὲ γνωρίζω, ὁ ἑαυτός μου... »
« Μάρτιος, p. 17 »

Au fond de cette souffrance typiquement humaine, et par delà la libération des entraves et des attachements, celui qui a conservé seulement les biens du cœur qui le rattachent à toute chose créée, trouve un bonheur à sa mesure. N'est-ce pas un bonheur déjà de sentir qu'il n'y a plus de limites, plus de barrières :

« Τὰ ὄρια καὶ τὰ τέρματα νὰ σβύσουν,
καὶ νὰ μοῦ γίνῃ ἀτέλειωτος ὁ δρόμος
καὶ νὰ μοῦ γίνῃ ἀπέραντη ἡ ζήση... »
(Μαζί μὲ τὰ κάραβια p. 14)

La seule vraie tristesse est qu'il nous faille arrêter un jour notre cause, et arriver finalement quelque part :

« Πῶς νᾶτανε μιὰ στράτα δίχως τέλος,
πῶς νᾶταν ἓνα πέλογο ἀπλασιώτο,
καὶ νὰ πηγαίνω, νὰ πηγαίνω,
καὶ νὰ μὴ φτάνω ποθενά... » (p. 15)

L'impression dominante que laisse ce livre, et sur laquelle il s'achève, est celle de la force des liens qui nous attachent à notre univers sensible : une voile près du rivage, le sifflet du train qui passe, le vieil olivier du village, le bruit de la pluie sur les tuiles, et nous voici, comme le poète, liés au Destin...

La facture des poèmes est intéressante, harmonieuse et les rythmes variés :

« Ὁ κόσμος τίποτ' ἄλλο πιά δὲν ἔχει νὰ μοῦ
δώσῃ » (p. 20)

... « Κλάμα καὶ γέλιο,
κάποιο χᾶδι, κάποιο φιλὶ
στοῦ πάρκου τὸ πρῶϊμο σκοτάδι... » (p. 24)

Parfois des cliquetis de mots dignes d'un virtuose :

« Στὶς ἄκρες του γαζίες, ἀκακίες, πᾶν καὶ κείνες-
Πάμε καὶ μεῖς ὀλημερίς κι ὀλονυχτὶς... » (p. 25)

Dans l'ensemble, un recueil qui ne manque ni de valeur ni d'intérêt.

Marie-Jeanne Colombe

ZOE OLDENBOURG : « Argile et cendres » (Gallimard, Paris).

Ce magnifique et copieux roman d'un écrivain français qui fait ses débuts dans les lettres a passé presque inaperçu de la critique parisienne. C'est une chronique de la vie seigneuriale en province au XIIIème siècle, et toute la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes a semble-t-il été assimilée par l'auteur, avant qu'elle ne se hasarde à donner vie et forme aux êtres nés peut-être de son imagination, mais si vrais dans leurs mouvements d'âme et leur mode de sentir et d'agir, qu'ils semblent tous être descendus de quelque tapisserie ou vitrail d'église, pour ré-incarner ce film de leur existence. La composition de cette œuvre est admirable. La langue dans laquelle elle est rédigée, et qui aurait pu prêter à écueil sous l'effet de la somme de recherches que représente un thème de cette envergure traité avec tant de scrupule, est d'un ton excellent et souple comme une incantation. Dans cette fresque de la France moyenâgeuse marquée par la violence, le goût de la guerre, un rite de l'honneur dont les nuances ne sont pas pareilles à celles qui nous sont familières aujourd'hui, Mme Oldenbourg a fait circuler un prodigieux courant de réalisme humain. C'est le trait essentiel de son talent. Et si l'on relève que l'atmosphère matérielle de cette époque si lointaine de nous est ici rendue avec une animation intimement perceptible, on a la formule même de ce qui fit le succès d'un autre livre de femme « Autant en emporte le vent », qui n'est en rien supérieur à « Argile et Cendres ».

A. Shual

JEAN MARTET : « Les Portes du Désert » (Albin Michel).

Voici un nouveau livre de l'incomparable auteur de « Marion des Neiges », du « Récif de Corail », de « Dolores » et de tant d'autres romans célèbres. Le nombreux public que Jean Martet comptait apprendre avec joie que le grand romancier trop tôt disparu a laissé plusieurs œuvres inédites dont la première; « Les Portes du Désert » paraît aujourd'hui.

C'est un roman comme on ne sait plus guère en écrire, et comme on ne peut plus guère en lire, tout de simplicité et d'humour léger dans son ton et dans son style. Il est impossible de le résumer sans le déflorer, mais le lecteur, inconsciemment, est emporté.

L'aventure, la psychologie, l'amour sont là réunis, nous sommes quelque part en Amérique du Sud autour de Fabian Vasquez, de Ramon Ochoa, de l'inquiétante famille d'Ettore Aspiazu et de la candide Antonia, dans la ferme de Don Pedro, aux Portes du désert...

Sem.

BERNARD CHAMPIGNEULLE : « Chapelain-Midy » (Editions la Colombe, Paris).

L'artiste français Chapelain-Midy à peine arrivé dans nos murs, les vitrines des librairies ont été envahies par une floraison d'opuscules blancs à titre rouge : c'est l'étude de B. Champigneulle sur le peintre lui-même.

On n'est pas étonné d'apprendre qu'il s'ennuya fort à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris; c'est devenu la règle. Mais, on est bien étonné de lire que sa famille l'encouragea à devenir peintre. Il en est tant, et le cher Courbet en tête, qui n'ont jamais pu se louer d'une pareille aubaine !

Au cours de ces voyages, Chapelain-Midy a été retenu particulièrement par l'Italie « où il retourne chaque fois avec une ferveur nouvelle ». Les nombreuses reproductions qui ornent l'ouvrage nous montrent en effet des tableaux d'une noblesse presque solennelle qui portent bien la marque italienne. Rien n'y est familier, ni pittoresque, ni accidentel. « Regardons, dit l'auteur du livre, l'une de ses récentes compositions : les figures semblent s'y dépouiller de toute sensualité et presque de toute individualité pour atteindre à la marmoréenne et solennelle impassibilité de la grandeur statuaire; elles sont denses, pesantes, leurs gestes harmonieux vivent de leur force naturelle, mais s'inscrivent dans un ordre classique ».

Ce n'est pas un artiste semblable à ceux qui aujourd'hui nous ont habitués à des compositions moins sages. Chapelain-Midy se révèle d'une indépendance qui ne se soucie pas de la mode. Son travail est l'éché, fini, composé avec une science impeccable du dessin, qui nous semble de temps en temps un peu trop sereine, un peu froide, il est vrai. Il y a dans ce livre de charmantes compositions décoratives (Sentier dans la Forêt); mais, influencés que nous sommes par le pittoresque et le désordonné, c'est peut-être sur son tableau d'« Avallon » que nous arrêterons le plus volontiers nos regards.

Sem.

NOTRE ENNEMI LE LIVRE

C'est le titre qu'avait choisi M. Jacques Tagher, l'érudite Conservateur de la Bibliothèque Privée de S.M. le Roi Farouk, pour la causerie qu'il fit à l'« Oriental Hall », à la veille de l'inauguration de l'Exposition du Livre Français. Il y traça, dans la même veine que les « Caractères » de La Bruyère le portrait de bibliophiles qui vouent leur vie au culte du livre en plaignant certaines des manies corrosives auxquelles il se laissent aller. Puis il esquissa, avec infini-

ment d'esprit et de mordant, certains traits de mœurs qui règnent aujourd'hui plus que jamais dans les milieux de l'édition et de la critique. Malgré sa connaissance de toutes ces faiblesses humaines, M. Tagher avoua, aux applaudissements de l'assistance, qu'il demeurerait pour sa part un amateur conscient des joies du livre et de la bibliophilie.

ASSOCIATION EGYPTE-EUROPE

En l'honneur de S.E. Naguib Iskandar Pacha, cette jeune et acti-

ve Association que préside S.E. le Juge Sadek Fahmy Bey avait organisé une réception à l'Hôtel Shepherds'. Les « Comédiens Associés » y prêtèrent leur talent, puis M. Sami Chawa et Mme Fahim Salib interprétèrent tour à tour au violon et au piano avec talent des pièces de leur répertoire. Des discours furent prononcés par S.E. Sadek Fahmy bey et par S.E. le Dr. Hussein Heykal Pacha, Président du Sénat, faisant appel à une collaboration active entre Etrangers et Egyptiens.

REVUE HELLENIQUE DE DROIT INTERNATIONAL

Sous la Direction de M. P. Poulitsas, Président du Conseil d'Etat, l'Institut Hellénique de Droit International est en train de mettre sur pied la publication de la « Revue Hellénique de Droit International » qui paraîtra en trois langues, (en grec, en français et en anglais).

Dirigée par le Recteur de l'Université et membre du Conseil de l'Institut M. Jean Spyropoulos et par le Directeur de l'Institut M. M. Vallintas, cette Revue consacrerá ses pages à des articles de Droit Public, de Droit Civil et de Droit International écrits par d'éminents juristes hellènes et étrangers. La Revue publiera également des communications se référant aux assemblées internationales, s'occupera de jurisprudence et comportera une notice bibliographique.

Imprimée à Rhódos à l'Imprimerie Nationale cette Revue comble une grande lacune.

PIERRE LOTI

C'est M^{re} Joseph Messawer bey qui évoqua l'auteur des « Désenchantées » tout au long d'une émouvante conférence faite au Club Oriental du Caire sous le titre « Pierre Loti et la poésie de la mort ». Il y souligna combien le thème de la mort était fréquent dans l'œuvre de Loti et en lut des pages d'une poignante beauté, qui tinrent haletants un nombreux auditoire.

LA REVOLUTION DE 1848

A l'occasion du Centenaire de la Révolution de 1848, M. Louis Marchal, Proviseur du Lycée Français 9d'Alexandrie fit au local de l'« Atelier » une conférence nourrie de substance sur cette grande date du siècle dernier, en démontrant son influence dans toute l'Europe surtout en Allemagne et dans les Balkans et en démontrant son importance sur les idées sociales et économiques de l'époque.

LA CHANSON FRANÇAISE

Avec le concours de M^{lles} Babinet, Lallemand, et Vasseur, le Prof. B. Guyon, de l'Université Fouad Ier, avait choisi de traiter d'un sujet, qui fit accourir une foule nombreuse au Lycée Français. Le conférencier fit justice du genre auquel appartient la chanson française, qui est l'expression spontanée et significative d'un peuple et surtout de son âme, comme il le démontra avec éloquence au cours de sa causerie.

Chronique Musicale

Durant les dernières dix années Le Caire a eu la visite de bien des musiciens, acteurs, peintres, sculpteurs, danseurs et conférenciers. Mais c'est la première fois depuis décembre 1937, quand le trio Casella donnait ses concerts à l'Ewart Memorial Hall, qu'un compositeur célèbre se trouvait en Egypte. Le concert promettait d'être d'autant plus intéressant qu'il était donné en collaboration avec la femme du grand artiste, la pianiste chinoise Lee Hsien Ming, et que le programme comprenait, à côté des œuvres de Tschérepnine, celle de plusieurs jeunes compositeurs chinois.

Certainement le public n'a pas été déçu. Le concert n'était pas seulement un plaisir esthétique, il était aussi particulièrement intéressant à plus d'un égard, la première œuvre nous révéla Tchérepnine le pianiste, pianiste même quand il est compositeur. Sa sonate en la mineur est virtuose dans le sens traditionnel du mot, tout en étant de son époque (1919) par son expression. Rythme et polyphonie tiennent une place importante dans cette œuvre de jeunesse. Elle fut suivie par les « Dix Bagatelles », dix petits tableaux de genre de couleurs chatoyantes, pleines de variétés et de contrastes où toutes les possibilités du piano sont mises au service de la couleur et qui, rendues d'une manière exquise par le grand virtuose qu'est Tchérepnine, s'animaient d'une vie toute particulière.

Les trois œuvres chinoises ont produit un effet fortement impressionniste. Est-ce parce que nous en sommes venus à identifier la gamme pentatonique avec l'impressionnisme ou est-ce plutôt parce que l'emploi de cette gamme amène forcément une certaine absence de tension et de relief qui sont caractéristiques pour ce style ? Une chose est certaine, c'est que les jeunes compositeurs chinois, tout en se servant de sujets chinois, s'inspirent de procédés occidentaux et penchent vers l'Europe bien plus que ne le fait Tchérepnine dans ses « Etudes de concert sur gamme

pentatonique », interprétées également avec beaucoup de compréhension et d'intuition par Mme Lee Hsien Ming. L'emploi systématique de la gamme à 5 tons, l'absence de l'harmonie et surtout ces sonorités de cloches, gongs et gamelangs rendues d'une manière presque hallucinantes par le piano produisent un effet fortement exotique et, avouons le, beaucoup plus chinois que les œuvres chinoises citées plus haut. Les sons de luth qui s'égrènent dans un contrepoint sobre telle des gouttes de pluie ont certainement des vestiges impressionnistes mais ils rendent essentiellement l'atmosphère chinoise, atmosphère d'un charme délicieux.

Pour la dernière partie du récital, Tchérepnine reprenait le piano pour nous interpréter d'abord 4 Arabesques, morceaux charmants qui nous rappelaient un peu les Bagatelles. Il joua ensuite le Nocturne, œuvre essentiellement pianistique, certainement conçue par l'instrument et pour l'instrument, puis la « Danse », et le concert se termina sur la TOCCATA en ré mineur, œuvre puissante qui dégage une tension rare et culmine dans un climat impressionnant. La fugue, peu rythmée et à petits pas, se distingue par sa densité harmonique et contribue à l'impression de condensation. C'est une œuvre qu'on aimerait re-entendre.

Tchérepnine n'est pas un de ces compositeurs modernes qui « effraient ». Tous les éléments sont présents chez lui dans une bonne proportion : rythme, mélodie, harmonie, contrepoint. Sa musique n'est jamais aride, elle a toujours une certaine spontanéité, un certain naturel, une certaine chaleur. Ce que nous aimerions entendre la prochaine fois, c'est des œuvres plus récentes. Et c'est surtout la sonate pour piano et timbales. Espérons que les deux artistes nous reviennent très bientôt. Ils seront sûrs du meilleur accueil et se sont fait déjà un grand nombre d'amis et d'admirateurs durant leur court séjour au Caire.

B. Schiffer,

LAND BANK OF EGYPT

Etablissement Hypothécaire Egyptien

Fondé en 1905 à Alexandrie

Capital L.Eg. . . 1.000.000

Réserves L.Eg. . . 727.262

Registre du Commerce Alexandrie No. 353

CREDIT LYONNAIS

Fondé en 1863 - Etabli en Egypte en 1874

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

R. C. 136

LE CAIRE

R. C. 2361

PORT - SAID

R. C. 113

Bureau au Mousky : 71, Rue El - Azhar

COFFRES-FORTS EN LOCATION

19, Rue Adly Pacha (Ex-Maghraby) - Le Caire

BANQUE D'ATHÈNES

(Société Anonyme)

SIÈGE SOCIAL A ATHÈNES

ADRESSE TELEGRAPHIQUE BANKATEN

Etablie en Egypte depuis 1896

85 ACENCES DANS TOUTE LA GRECE

EGYPTE: Alexandrie R. C. 436, Le Caire R. C. 4410 et Port-Said R. C. 148.

ANGLETERRE: Londres, 22 Fenchurch Street.

CHYPRE: Limassol, Nicosie, Famagusta.

ETATS-UNIS: NEW-YORK, The Bank of Athens Trust Co.,
205 West 33rd Street

AFRIQUE DU SUD: JOHANNESBURG, Bank of Athens (South Africa) Ltd.,
116, Marsall Street.

Correspondants dans les principales villes du monde.

Exécution de toute opération de Banque en général.

BANQUE DE COMMERCE

N. TEPÉGHIOSI & Co.

Société en Commandite par Actions - Fondée en 1920

CAPITAL VERSE	L.E. 520.000
RESERVES	L.E. 130.000

Siège Social : LE CAIRE, 147, Rue Emad el Dine R.C. No. 4993

Téléphones : Direction : Nos. 54700, 55410. Portefeuille, Change No. 41671

Succursale : à Alexandrie, 17, Rue Stamboul R.C. No. 16508.

Téléphones : Direction : No. 20932. Changes, Marchandises, Recouvrements : Nos. 22370

Portefeuille, Renseignements, Caisse : No. 28197; Titres, Positions : No. 24637.

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Escomptes. Avances sur Valeurs publiques, sur Marchandises et sur Effets.

Dépôts à Vue et à Echéance fixe; Emission de chèques et Lettres de Crédit sur les principales villes d'Egypte et de l'Etranger, etc., etc.

"COFFRETS EN LOCATION DANS SES CAVEAUX"

Service spécial de Caisse d'Epargne et de coffrets à la disposition du public aux meilleures conditions. Elle possède une branche spéciale pour les opérations de Bourse.

ONT PARU AUX ÉDITIONS DE
la semaine égyptienne

YVONNE LAEUFER	ŒIL POUR ŒIL (contes arabes)
"	RYTHMES CLANDESTINS (poèmes)
"	ÉROTIQUES (poèmes en prose)
AHMED RASSIM	ET GRAND'MÈRE DIT ENCORE.
"	L'ERMITE DE L'ATTAKA
"	LE PETIT LIBRAIRE
PAUL JORLAND	LA GIROUETTE HARCELÉE (poèmes)
JEAN MOSCATELLI	QUATORZE FEUILLES AU VENT (poèmes)
"	DIX SONNETS.
G. PRATSICA	LES CHANSONS DE LA FRILEUSE (poèmes)
JOSÉE SÉKALY	LA COURONNE DE VIOLETTES
G. ZANANIRI	RYTHMES DISPERSÉS
"	TROIS ANACHORETES D'EGYPTE
ELIAN J. FINBERT	PAN (poèmes)
NIELSON MORPURGO	POUR MES FEMMES (poèmes, Edition bilingue)
EDMOND JABÈS	MAMAN (poèmes)
"	LES PIEDS EN L'AIR (poèmes)
"	ARRHES POËTIQUES
IVO BARBITCH	TRANSCRIPTIONS (poèmes)
"	RIVAGES DU SOMMEIL (poèmes)
MAURTENNE	COMPRIMES D'ASPIRINE, SINAPISMES, STUPEFIANTS
V. de SAINT POINT	LA CARAVANE DES CHIMÈRES (poèmes)
AMY KHER	LA TRAINÉE DE SABLE (poèmes)
"	MÉANDRES (poèmes)
"	REMOUS A BAB TOUMA (nouvelle)
ARSENE YERGATH	SCARABÉES 11 (poèmes)
RAPHAEL SORIANO	LE CAHIER DE RIMES (poèmes)
ALBERT COSSERY	LES HOMMES OUBLIÉS DE DIEU
LOUIS OVIDE	AU GRÉ DES VENTS (poèmes)
A. KHEDRY	EIN EL HASSOUD (contes)
"	VOLUTES (poèmes)
MAHMOÛD KAMEL	ZAHIRA (contes)
A. HERENGER	GÛTHE ET BEËTHOVEN
R. L. DEVONSHIRE	INFLUENCES ISLAMIQUES sur les Arts de l'Europe
N. MOSCHOPOULOS	LA POÉSIE ÉPIQUE PERSANE
EDMOND PAUTY	LA MOSQUÉE D'IBN TOULOUN ET SES ALENTOURS
Prof. G. LOUKIANOFF	POÈME HÉROIQUE sur la Bataille de Quadech (1288 v. J.C.)

Numéros Spéciaux consacrés à COSTIS PALAMAS, C.P. CAVAFY, JEAN METAXAS, L'HELLADE HÉROIQUE, LA GRÈCE ÉTERNELLE, 25 MARS, GÛTHE. POUCHKINE, ANDRÉ GIDE JULES ROMAINS, J. DE LACRETELLE, PAUL MORAND, EDOUARD HERRIOT, G. DUHAMEL, STEPHANE MALLARMÉ, J. R. FIECHTER, AHMED RASSIM, ARSÈNE YERGATH, aux Peintres MAHMOÛD SAÏD, JEAN DOUKAS, JARD HILBERT AMY NIMR et Aux peintres Arméniens ALEXANDRIE, à l'ETHIOPIE LIBÉRÉE etc.

ANTHOLOGIE DE PROSE FRANÇAISE
(publiée à l'usage des étudiants de 1ère année par la section de français
de l'Université Égyptienne)

ZOTTOS



ZIBIB



ZOTTOS & CO.

DISTILLATEURS

R. C. No. 6 66 Alex. : Maison Etablie depuis 1918

Siège Social à ALEXANDRIE :

97, Rue Tigrane Pacha

CLEOPATRA - LES - BAINS

B. P. No. 394 — Tél. 17-92 R.

Succursale au CAIRE :

77, Rue Malika Nazli

B. P. No. — 731 R. C. No. 14510 — Tél. No. 56923

Agence à PORT-SAID : B. P. No. 25

DISTILLERIES :

à Cléopatra les Bains et Siouf

Administrateurs :

ANDRE ZOTTOS ET STEFANOS ZOTTOS

Produits :

Zibib-Brandy (V.O. & V.S.O.P.) - Rhum
(Supérieur & d'Habitant) Gin-Liqueurs
Vermouth-Sirops aux Jus de Fruits.